KAREL ČAPEK



ROSSUM'S UNIVERSAL ROBOTS

Comédie Utopiste en Trois Actes et un Prologue

Traduit du tchèque par Hanuš Jelínek

1920

Nota Bene :

Dans cette édition, par rapport à la version publiée en 1924, nous avons adopté l'orthographe *Rossum*, maintenant universelle, plutôt que *Reson* pour désigner cette pièce et le nom du créateur des robots.

Dans la présentation de la pièce, nous avons repris quelques précisions apportées par la version établie par Jan Rubeš publiée par les éditions de l'Aube en 1997.

L'image de couverture est issue de l'édition tchèque originale.

Karel Čapek

Rossum’s Universal Robots

1920

Pièce représentée pour la première fois
sur la Scène de la Comédie des Champs-Elysées,
le 26 Mars 1924.

Livret extrait des *Cahiers dramatiques*, n°21,
éd. Jacques Hébertot, 1er octobre 1924.

Karel Čapek
(9 janvier 1890 – 25 décembre 1938)

Un des plus importants écrivains tchécoslovaques du XXe siècle.

Le mot robot, qui apparaît pour la première fois dans sa pièce de théâtre de science-fiction R.U.R. (*Rossum’s Universal Robots*) a été inventé par son frère Josef à partir du mot tchèque "robota" qui signifie "travail" ou "servage".

Hanuš Jelínek
(3 septembre 1878 – 28 avril 1944)

Écrivain, poète et traducteur tchèque.

Véritable trait d’union entre les deux cultures, Hanuš Jelínek a traduit du français en tchèque (poésies anciennes et modernes) et du tchèque en français (notamment Karel Čapek, Viktor Dyk, Karel Hynek Mácha, Jan Neruda, Alois Jirásek, Antonín Sova, etc.). Il a publié une *Anthologie de la poésie tchèque* (Éditions Kra, 1930) et une *Histoire de la littérature tchèque* en trois volumes (Éditions Kra, 1931-1935).

Personnages :

Harry Domin, *directeur général des usines Rossum's Universal Robots*.

Ingénieur Fabry, *directeur technique des usines R.U.R*.

Docteur Gall, *chef de la section physiologique et expérimentale des usines R.U.R*.

Docteur Hallemeier, *chef de l'Institut pour la psychologie et pour l'éducation des Robots*.

Consul Busman, *directeur commercial de R.U.R*.

Alquist, *architecte en chef de R.U.R*.

Marius, *Robot*.

Radius, *Robot*.

Primus, *Robot*.

Damon, *Robot*.

2e, 3e, 4e *Robots*.

Hélène Glory.

Hélène, *Robote*.

Nounou.

Sylla, *Robote*.

Un domestique Robot.

La foule des Robots.

Dix ans s'écoulent entre le Prologue *et le* Premier acte*.*

Dans le Prologue*, les Robots sont habillés comme tout le monde. Il y a quelque chose de sec, de cassant, dans leurs mouvements et dans leur prononciation. Visages sans expression, regard fixe. A partir du* Premier acte*, ils portent des blouses en toile, serrées par des courroies avec des plaques de cuivre, portant un numéro.*

PROLOGUE

Domin *a trente-huit ans, grand, rasé.*

Fabry, *également rasé, blond, visage fin et sérieux.*

Hallemeier, *un géant roux : moustache et cheveux en brosse.*

Docteur Gall, *petit, vif, teint hâlé, moustache noire.*

Busman, *gros juif chauve, myope.*

Alquist, *plus âgé que les autres ; mise négligée ; longs cheveux, longue barbe ; grisonnant.*

Hélène, *très élégante.*

Bureau central de l'usine Rossum's Universal Robots. Entrée à droite. Par les fenêtres du fond, on voit une interminable file de bâtiments d'usine. A gauche, l'entrée des autres bureaux de la direction.

Domin*, assis sur un fauteuil tournant, a un grand bureau américain. Sur le bureau, une lampe électrique, téléphone, un classeur, des lettres, des presse-papier, etc. Sur le mur, à gauche, de grandes cartes indiquant les lignes des chemins de fer et des paquebots, un grand calendrier, une pendule indique bientôt midi. A droite, sur le mur, de grandes affiches imprimées :*

« Travail a meilleur marché. Le Rossum's Robots, 150 dollars la pièce. »

« Qui n'a pas son Robot ? »

« Voulez-vous vendre à bas prix ? Commandez des Robots. »

D'autres cartes, indicateur du service maritime, fiche indiquant les cours du change, etc. Un magnifique tapis turc jure avec cet arrangement. A droite, une table ronde, un divan, quelques fauteuils en cuir, une bibliothèque garnie de bouteilles de liqueurs et de vin au lieu de livres. A gauche, un coffre-fort. A côté du fauteuil de Domin*, une machine à écrire, sur laquelle tapote la jeune fille* Sylla*.*

Domin. — Continuez. *(Dictant.)* « Que nous ne prenons aucune responsabilité pour les avaries arrivées en cours de route. Nous avons attiré l'attention de votre capitaine lors du chargement sur ce fait que le navire n'est pas approprié au transport des Robots, de sorte que l'avarie ne peut pas être mise à notre charge. Recevez, monsieur… — Pour Rossum's Universal Robots. » Terminé.

Sylla. — Oui, monsieur.

Domin. — Une autre : « E. B. Huysums Agency. New York. La date. Nous vous accusons réception de votre commande de cinq mille Robots. Comme vous envoyez votre propre navire, veuillez charger — à titre de compensation — des briquettes de houille pour R.U.R. Agréez… » Terminé ?

Sylla (*finissant de taper).* — Oui, monsieur,

Domin. — Continuez : « Friedrichswerke, Hamburg. La date. Nous vous accusons réception de votre commande de quinze mille Robots. *(Sonnerie au téléphone de la maison. Domin prend le récepteur*) C'est le directeur général. Oui. Certainement. Mais oui, comme toujours. Mais oui, câblez. Bien. *(Il raccroche.)* Où en sommes-nous ?

Sylla. — Nous vous accusons réception de quinze mille Robots…

Domin *(songeur).* — Quinze mille Robots. Quinze mille Robots…

Marius *(entre).* — Monsieur le directeur, c'est une dame qui…

Domin. — Quelle dame ?

Marius *(il présente la carte).*

Domin *(lisant).* — Le président Glory. Faites entrer.

Marius *(ouvrant).* — Entrez, madame.

(Entre Hélène Glory. Marius sort.)

Domin *(se levant).* — Vous désirez ?

Hélène. — Ai-je l'honneur de parler au directeur général ?

Domin. — A votre service.

Hélène. — Je me permets de venir vous voir.

Domin. — Avec une carte d'introduction de la part du président Glory. Cela suffit.

Hélène. — Le président Glory est mon père. Mon nom est Hélène Glory.

Domin. — C'est un grand honneur pour nous, mademoiselle, de… de…

Hélène. — De ne pas pouvoir me mettre à la porte.

Domin. — De pouvoir saluer la fille du grand président. Veuillez vous asseoir, mademoiselle. Vous pouvez vous retirer, Sylla.

(Sylla sort.)

Domin. — En quoi puis-je vous être agréable, mademoiselle ?

Hélène. — Je suis venue…

Domin. — Pour voir notre fabrication d'hommes. Comme tous les visiteurs. A votre service, mademoiselle.

Hélène. — J'avais cru qu'il était défendu…

Domin. — D'entrer dans l'usine, oui. La fabrication de l'homme artificiel, mademoiselle, est le secret de la maison.

Hélène. — Si vous saviez à quel point…

Domin. — Cela vous intéresse. Je sais. La vieille Europe ne parle que de cela.

Hélène. — Pourquoi ne me laissez-vous pas finir ma phrase ?

Domin. — Je vous demande pardon. Auriez-vous voulu dire autre chose ?

Hélène. — J'ai seulement voulu vous demander…

Domin. — De vous montrer exceptionnellement notre usine. Mais certainement, mademoiselle.

Hélène. — Comment savez-vous que j'ai voulu vous le demander ?

Domin. — Tout le monde demande la même chose. *(Il se lève.)* Pour vous prouver notre respect, mademoiselle, on vous fera voir plus qu'aux autres, bref…

Hélène. — Merci.

Domin. — Si vous vous engagez à ne dire à personne la moindre chose.

Hélène *(se levant et lui tendant la main).* — Parole d'honneur.

Domin. — Merci. Seriez-vous assez gentille pour ôter votre voilette ?

Hélène. — Ah ! je comprends. Excusez.

Domin. — Pardon.

Hélène. — Si vous voulez bien lâcher ma main.

Domin. — Je vous demande pardon.

Hélène. — Vous voulez voir si je ne suis pas une espionne. Comme vous êtes prudent !

Domin *(la considérant avec admiration).* — Hum, naturellement, c'est ça.

Hélène. — Vous vous méfiez de moi ?

Domin. — Oh non ! mademoiselle Hélène. Pardon, mademoiselle Glory. Vous avez fait une bonne traversée ?

Hélène. — Oui, très bonne ! Pourquoi ?

Domin. — Parce que… Je veux dire… Vous êtes encore très jeune.

Hélène. — Est-ce qu'on ira tout de suite à l'usine ?

Domin. — Oui. Vingt-deux, n'est-ce pas ?

Hélène. — Vingt-deux quoi ?

Domin. — Vingt-deux ans.

Hélène. — Vingt et un. Pourquoi voulez-vous le savoir ?

Domin. — Parce que… parce que… *(Avec extase.)* Vous resterez ici longtemps, n'est-ce pas ?

Hélène. — Cela dépend de ce que vous me montrerez de la fabrication.

Domin. — Au diable la fabrication ! Mais certainement, mademoiselle Glory, vous verrez tout. Asseyez-vous, s'il vous plaît. Est-ce que vous vous intéressez à l'histoire de l'invention ?

Hélène. — Mais oui. *(Elle s'assied.)*

Domin. — Eh bien. *(Il s'assied sur le bureau, regarde Hélène, saisi d'admiration il récite vite.)* Ce fut en 1920, que le vieux Rossum, un grand physiologiste, mais à cette époque encore un jeune savant, vint en cette île lointaine pour y étudier la faune maritime. Il essayait d'imiter par la synthèse chimique la substance vivante qu'on appelle le protoplasme et, un beau jour, il découvrit une matière qui avait absolument les qualités de la substance vivante, tout en étant de composition chimique différente. Ce fut en 1932, juste quatre cent quarante ans après la découverte de l'Amérique. Ouf !

Hélène. — Vous savez tout cela par cœur.

Domin. — Oui, mademoiselle ; car la physiologie n'est pas de mon ressort. Eh bien, dois-je continuer ?

Hélène. — Si vous voulez.

Domin *(d'un ton solennel*). — Et alors, mademoiselle, le vieux Rossum écrivit ceci : « La nature n'a trouvé qu'un seul moyen d'organiser la substance vivante. Mais il existe un autre moyen plus simple, plus commode et plus rapide que la nature n'avait point abordé. Cette seconde voie que l'évolution de la vie aurait pu prendre, je viens de la découvrir aujourd'hui. » Figurez-vous, mademoiselle, qu'il a écrit ces grands mots à propos d'une saumure colloïdale et dont un chien ne mangerait pas. Figurez-vous le vieux Rossum, assis devant son éprouvette et songeant que tout un arbre de la vie y poussera, que tous les animaux en sortiront, à commencer par le moindre vibrion jusqu'à l'homme lui-même. Mais jusqu'à l'homme composé d'une substance différente de la nôtre. Ce fut un moment énorme, mademoiselle.

Hélène. — Et puis ?

Domin. — Et puis ? Maintenant, il s'agissait de faire sortir la vie de l'éprouvette, d'accélérer l'évolution et d'inventer les diverses matières, des catalyseurs, des enzymes, des hormones, etc. Bref, vous comprenez ?

Hélène. — Je… Je ne sais pas. Pas beaucoup, je crois.

Domin. — Moi, je n'y comprends rien du tout. Maintenant, vous savez, à l'aide de ces tisanes, il pouvait faire ce que bon lui semblait. Il aurait pu obtenir, par exemple, une méduse avec un cerveau de Socrate ou bien un ver de terre, long de cinquante mètres. Mais comme il était dépourvu d'humour, il s'est mis dans la tête de faire un vertébré normal et peut-être même un homme. Alors, il s'y est mis.

Hélène. — A quoi ?

Domin. — A imiter la nature. D'abord, il essaya de construire un chien artificiel. Cela lui a demandé plusieurs années ; il en sortit une sorte de veau rabougri qui creva au bout de quelques jours. Je vous le montrerai au muséum. Et ensuite, le vieux Rossum se mit à construire l'homme.

(Un temps.)

Hélène. — J'ai lu tout cela encore à l'école.

Domin. — Tant pis. *(Il descend de son bureau et va s'asseoir à côté d'Hélène.)* Mais, savez-vous ce qui n'y est pas, dans les livres que vous avez lus à l'école ? *(Il se frappe le front d'un doigt.)* Que le vieux Rossum était fou à lier. Sérieusement, mademoiselle Glory, mais gardez cela pour vous. Ce vieil excentrique croyait décidément faire des hommes.

Hélène. — Mais vous ne faites pas des hommes, vous ?

Domin. — Pas tout à fait des hommes, mademoiselle Hélène. Mais le vieux Rossum voulait détrôner Dieu. C'était un matérialiste terrible, et c'est à cause de cela qu'il le faisait. Il ne s'agissait pour lui que de fournir une preuve qu'on a pas besoin de Bon Dieu. Voilà pourquoi il s'était mis dans la tête de faire un homme exactement tel que nous. Connaissez-vous un peu l'anatomie ?

Hélène. — Très peu.

Domin. — Comme moi. Figurez-vous qu'il s'entêtait à fabriquer tout exactement comme dans le corps humain. L'appendice, les amygdales, le nombril, des choses inutiles. Et même — hum — des glandes sexuelles.

Hélène. — Mais celles-ci, voyons, ne sont pas…

Domin. — Inutiles, je le sais. Mais s'il s'agit de la fabrication artificielle des hommes. Alors, hum ! elles ne sont nullement…

Hélène. — Je comprends.

Domin. — Je vous ferai voir au musée tout ce qu'il a bâclé en dix ans. Cela devait être un homme, et cela n'a vécu que trois jours. Le vieux Rossum n'avait aucune espèce de goût. C'était terrible, ce qu'il a fait. Mais cela avait, dedans, tout ce qu'il faut pour faire un homme. Il n'y a pas à dire, un travail extrêmement minutieux. A ce moment, arrive ici le neveu du vieux Rossum, un ingénieur. Une tête de génie, mademoiselle. Dès qu'il a vu ce que le vieux fabriquait, il dit : « C'est une bêtise que de construire un homme pendant dix ans. Si tu n'arrives pas à le fabriquer plus vite que la nature, fiche-moi la paix avec ton invention. » Et il s'est mis à étudier l'anatomie.

Hélène. — Les livres de classe racontent autre chose.

Domin *(se levant).* — Ce qui est dans les livres de classe, c'est de la réclame payée ; c'est une bêtise d'ailleurs. On y lit, par exemple, que c'était le vieux qui a inventé les Robots. Le vieux était peut-être bon pour l'université. Mais il n'avait aucune idée de la fabrication industrielle. Ce ne fut que le jeune Rossum, qui eut l'idée d'en faire des machines de travail vivantes et intelligentes. Ce que vous avez lu dans les livres de classe sur la collaboration des deux grands Rossum, c'est de la blague. Les deux se chamaillaient terriblement. Le jeune finit par l'enfermer dans un laboratoire avec ses avortons et se mit à fabriquer lui-même à la façon des ingénieurs. Le vieux Rossum l'a littéralement maudit ; avant de mourir, il bâcla encore deux monstres physiologiques et un beau jour, on le trouva mort dans son laboratoire. Et voilà toute l'histoire.

Hélène. — Et le jeune ?

Domin. — Le jeune Rossum, mademoiselle, c'était l'époque nouvelle. L'époque de la fabrication après l'époque de la connaissance. Après s'être un peu familiarisé avec l'anatomie de l'homme, il comprit de suite que c'était trop compliqué et qu'un bon ingénieur le ferait plus simplement. Alors, il se remit à faire l'anatomie et à essayer ce qu'on pourrait laisser de côté et simplifier, bref. — Dites donc, mademoiselle, cela ne vous ennuie pas ?

Hélène. — Au contraire. C'est extrêmement intéressant.

Domin. — Eh bien, le jeune Rossum s'est dit : Un homme, c'est quelque chose qui sent, mettons, la joie, qui joue du violon, qui veut aller faire un tour, qui, en somme, a besoin de faire un tas de choses qui, au fond, sont inutiles.

Hélène. — Oh !

Domin. — Attendez ! Un tas de choses qui sont inutiles, lorsqu'il s'agit de tisser ou d'additionner. Ce n'est pas pour vous que je le dis. Est-ce que vous jouez du violon ?

Hélène. — Non.

Domin. — C'est dommage. Mais une machine de travail n'a pas besoin de sentir la joie, ni de jouer du violon, ni de faire un tas de choses de ce genre. Un moteur à pétrole n'a pas besoin d'avoir des pompons ni des ornements, mademoiselle. Et fabriquer des ouvriers artificiels, c'est la même chose que fabriquer des moteurs à pétrole. L'essentiel, c'est que la fabrication soit aussi simple que possible et que le produit soit aussi bon que possible au point de vue pratique. Quel est le meilleur ouvrier au point de vue pratique, qu'en pensez-vous ?

Hélène. — Le meilleur ? Peut-être celui qui est honnête et dévoué.

Domin. — Mais non, c'est celui qui est le meilleur marché. Celui qui a le moins de besoins. Le jeune Rossum a inventé l'ouvrier ayant le minimum de besoin. Il supprima tout ce qui rend l'homme plus cher et ce qui ne sert pas directement au travail. Ainsi, il arriva à supprimer l'homme et il créa le Robot. Chère mademoiselle, les Robots ne sont pas des hommes. Au point de vue mécanique, ils sont plus parfaits que nous, ils possèdent une intelligence admirable, mais ils n'ont pas d'âme. Est-ce que vous avez déjà vu l'intérieur d'un Robot ?

Hélène. — Non.

Domin. — C'est très propre, très simple. Vraiment, du travail soigné. Peu de pièces, mais tout est très bien arrangé. C'est net comme un sou neuf. Le produit de l'ingénieur est plus parfait au point de vue technique que le produit de la nature.

Hélène. — On dit que l'homme est le produit de Dieu.

Domin. — Le vieux bon Dieu n'avait pas la moindre idée de la technique moderne. Mais le jeune Rossum a essayé de jouer le rôle d'un Dieu nouveau.

Hélène. — Comment cela, je vous prie ?

Domin. — Il s'est mis à fabriquer des super-Robots. Des géants de travail. Il a essayé d'en faire de quatre mètres de hauteur, mais vous ne croiriez pas, combien ces mammouths se cassaient facilement.

Hélène. — Ils se cassaient !

Domin. — Oui. A chaque instant, ça craquait : une jambe ou autre chose. Il paraît que notre planète est petite pour les géants. Maintenant, nous ne fabriquons que des Robots de grandeur naturelle et d'un extérieur humain très potable.

Hélène. — J'ai vu des Robots pour la première fois chez nous. La commune les a achetés, je veux dire engagés.

Domin. — Achetés, chère mademoiselle. On achète les Robots.

Hélène. — Engagés comme balayeurs des rues. Je les ai vus balayer. Ils sont tellement bizarres, tellement silencieux.

Domin. — Avez-vous remarqué ma dactylo ?

Hélène. — Je n'ai pas fait attention.

Domin *(sonnant).* — La société anonyme des Rossum's Universal Robots ne fabrique pas encore un article uniforme. Nous avons des Robots fins et des Robots ordinaires. Les meilleurs vivent vingt ans.

Hélène. — Ils meurent ensuite ?

Domin. — Ils finissent par s'user.

(Sylla entre.)

Domin. — Sylla, montrez-vous à mademoiselle Glory.

Hélène *(se levant et lui tendant la main).* — Charmée de faire votre connaissance. Vous devez être très triste si loin du monde, n'est-ce pas ?

Sylla. — Connais pas, mademoiselle Glory. Asseyez-vous, s'il vous plaît.

Hélène *(s'asseyant).* — D'où êtes-vous, mademoiselle ?

Sylla. — D'ici, de l'usine.

Hélène. — Ah ! Vous êtes née ici !

Sylla. — Oui. C'est ici qu'on m'a fabriquée.

Hélène *(sursautant).* — Comment?

Domin *(riant).* — Sylla n'est pas une femme, mademoiselle. Sylla est une Robote.

Hélène. — Je vous demande pardon.

Domin *(posant la main sur l'épaule de Sylla).* — Sylla ne vous en veut pas. Regardez, mademoiselle, le teint que nous faisons. Tâtez sa joue.

Hélène. — Oh non ! non !

Domin. — Vous ne reconnaîtriez pas qu'elle est faite d'une autre substance que nous. Regardez, elle a jusqu'au duvet caractéristique des blondes. Il n'y a que les yeux qui sont un tout petit peu… Mais en revanche, quels cheveux ! Tournez un peu, Sylla !

Hélène. — Mais assez, assez !

Domin. — Causez avec mademoiselle, Sylla. C'est une visiteuse de marque.

Sylla. — Asseyez-vous, mademoiselle, s'il vous plaît. *(Elles s'assoient toutes les deux.)* Vous avez fait une bonne traversée ?

Hélène. — Mais oui, certainement.

Sylla. — Ne retournez pas sur l'*Amélie*, mademoiselle Glory. Le baromètre baisse fortement, il est à 705. Attendez plutôt le départ de la *Pennsylvania.* C'est un bâtiment excellent.

Domin. — Combien ?

Sylla. — Quarante nœuds à l'heure. Tonnage de 95 mille. Un des derniers paquebots, mademoiselle.

Hélène. — Merci.

Sylla. — Quatre-vingts hommes d'équipage, capitaine Harpy, huit chaudrons.

Domin *(riant).* — Cela suffit, Sylla, cela suffit. Montrez-nous, comme vous parlez anglais.

Hélène. — Vous parlez anglais ?

Sylla. — Je parle quatre langues. J'écris : Dear Sir ! Monsieur ! Geehrter Herr ! Cteny pane !

Hélène *(sursautant).* — C'est de la blague ! Vous n'êtes qu'un charlatan ! Sylla n'est pas une Robote. Sylla est une jeune fille comme moi. Sylla, c'est honteux. Pourquoi jouer cette comédie ?

Sylla. — Je suis une Robote.

Hélène. — Non ! non ! Vous mentez ! Oh ! Sylla, pardonnez-moi ! Je sais, ils vous ont forcée de leur faire de la réclame ! Sylla, vous êtes une jeune fille comme moi, n'est-ce pas ? Dites !

Domin. — Je regrette, mademoiselle Glory. Sylla est une Robote.

Hélène. — Menteur !

Domin *(se cabrant).* — Comment ! *(Il sonne.)* Pardon, mademoiselle, mais en ce cas, il faut que je vous donne des preuves.

(Marius entre.)

Domin. — Marius, vous allez conduire Sylla dans la salle d'autopsie pour qu'on l'ouvre. Dépêchez-vous !

Hélène. — Où ça ?

Domin. — Dans la salle d'autopsie. Quand on l'aura ouverte, vous irez la voir.

Hélène. — Je n'irai pas.

Domin. — Pardon, vous avez parlé de mensonge.

Hélène. — Vous voulez la faire tuer !

Domin. — On ne tue pas une machine.

Hélène *(prenant Sylla dans ses bras).* — N'ayez pas peur, Sylla, je vous protégerai. Dites, ma chère petite, est-ce qu'ils sont tous aussi brutaux avec vous ? Il ne faut pas se laisser faire, entendez-vous. Il ne faut pas, Sylla !

Sylla. — Je suis une Robote.

Hélène. — C'est la même chose. Les Robots sont d'aussi bonnes gens que nous. Vous vous laisseriez disséquer, Sylla ?

Sylla. — Oui, mademoiselle.

Hélène. — Oh ! Vous n'avez pas peur de la mort ?

Sylla. — Connais pas, mademoiselle Glory.

Hélène. — Savez-vous ce que vous deviendriez ?

Sylla. — Oui, je cesserai de me mouvoir.

Hélène. — C'est horrible.

Domin. — Dites à mademoiselle ce que vous êtes, Marius.

Marius. — Marius, le Robot.

Domin. — Est-ce que vous auriez mis Sylla dans la salle d'autopsie ?

Marius. — Oui, monsieur.

Domin. — Est-ce que vous la plaindriez ?

Marius. — Connais pas.

Domin. — Qu'est-ce qu'elle deviendrait ?

Marius. — Elle cesserait de se mouvoir. On la mettrait dans la broyeuse.

Domin. — C'est la mort, Marius. Avez-vous peur de la mort, Marius ?

Marius. — Non, monsieur.

Domin. — Eh bien, vous voyez, mademoiselle, les Robots ne tiennent pas à la vie, car ils n'ont pas de raison d'y tenir. Ils n'ont pas de jouissance. Ils sont moins que l'herbe.

Hélène. — Oh ! Assez ! Assez ! Renvoyez-les, au moins.

Domin. — Marius, Sylla, laissez-nous.

(Sylla et Marius sortent.)

Hélène. — Ils sont terribles ! C'est cruel ce que vous faites là.

Domin. — Cruel, pourquoi ?

Hélène. — Je ne sais pas. Pourquoi lui avoir donné ce nom de Sylla.

Domin. — Il vous déplaît ?

Hélène. — Non, mais c'est un nom d'homme. Sylla était un général romain.

Domin. — Tiens. Nous avions cru que Sylla et Marius étaient des amants.

Hélène. — Non. Marius et Sylla étaient des généraux qui guerroyaient l'un contre l'autre ; ce fut en… en… je ne me rappelle plus.

Domin. — Venez ici, s'il vous plaît. Qu'est-ce que vous voyez ?

Hélène. — Des maçons.

Domin. — Ce sont des Robots. Tous nos ouvriers sont des Robots. Et là-bas, voyez-vous quelque chose ?

Hélène. — Un bureau.

Domin. — C'est notre bureau des comptes. Voyez-vous quelque chose ?

Hélène. — C'est plein d'employés.

Domin. — Encore des Robots. Tous nos employés sont des Robots. Quand vous verrez l'usine… (*Coups de sifflets : les sirènes de l'usine.)* Midi. Les Robots ne savent jamais quand cesser de travailler. A deux heures, je vous montrerai des pétrins.

Hélène. — Quels pétrins ?

Domin *(sec).* — Des pétrins pour la pâte. Dans chacun d'eux, on pétrit la pâte pour faire mille Robots à la fois. Puis il y a des pétrins pour cerveaux, pour foies, etc. Ensuite, vous verrez la fabrique des os. Puis, je vous ferai voir aussi la filature.

Hélène. — Quelle filature ?

Domin. — La filature des nerfs. La filature des veines. La filature, où courent des kilomètres entiers d'intestins. Ensuite, il y a l'atelier de montage où l'on met tout cela ensemble, vous comprenez, comme on monte des automobiles. Chaque ouvrier n'ajoute qu'une parcelle, cela court automatiquement à l'autre, puis au troisième et ainsi de suite à l'infini. C'est ce qu'il y a de plus intéressant à voir. Viennent ensuite les séchoirs et les magasins où les produits nouveaux travaillent.

Hélène. — Mon Dieu ! On les oblige tout de suite à travailler.

Domin. — Ils travaillent comme des meubles neufs travaillent. Ils s'habituent à l'existence. Ils se soudent à l'intérieur, pour ainsi

dire. Il y a même beaucoup de choses qui croissent en eux. Il faut laisser un peu de place à l'évolution naturelle, vous comprenez. Cependant, les produits sont apprêtés.

Hélène. — Qu'est-ce que cela veut dire ?

Domin. — C'est à peu près ce qu'on appelle « école » chez les hommes. On leur apprend à parler, à écrire, à compter. Car ils sont munis d'une mémoire étonnante. Vous pourrez leur lire un dictionnaire encyclopédique en vingt volumes, et ils vous répéteront tout dans le même ordre. Mais ils ne trouveront jamais rien de nouveau. Ils pourraient très bien enseigner dans les universités. Ensuite, on les classe et on les livre. Quinze mille pièces par jour, sans compter un certain pourcentage d'exemplaires avariés qu'il faut renvoyer à la broyeuse, etc.

Hélène. — Vous m'en voulez, dites ?

Domin. — Moi, Dieu m'en garde ! Seulement, je crois que… que nous aurions pu parler d'autre chose. Nous ne sommes qu'une poignée d'hommes parmi des centaines de mille de Robots, et pas une femme. Nous ne parlons que fabrication toute la journée, chaque jour… Nous sommes comme des damnés, mademoiselle Glory.

Hélène. — Si vous saviez comme je regrette ce que j'ai dit… que… que vous mentiez…

(On frappe à la porte.)

Domin. — Entrez, mes enfants.

(Entrent de gauche l'ingénieur Fabry,

le docteur Gall, le docteur Hallemeier, Alquist.)

Docteur Gall. — Pardon, est-ce que nous vous dérangeons ?

Domin. — Entrez donc. Mademoiselle Glory, je vous présente Alquist, Fabry, Gall, Hallemeier. Mlle Glory, la fille du président Glory.

Hélène *(embarrassée).* — Bonjour.

Fabry. — Nous n'avions aucune idée…

Docteur Gall. — Très heureux…

Alquist. — Soyez la bienvenue, mademoiselle Glory.

(Busman entre précipitamment de droite.)

Busman. — Allô, qu'est-ce que vous avez là ?

Domin. — Viens par ici, Busman ! C'est notre Busman, mademoiselle. Mlle Glory, la fille du président Glory.

Hélène. — Très heureuse, monsieur.

Busman. — Quelle joie ! Quelle joie ! Me permettez-vous de câbler que vous nous avez fait l'honneur de votre visite ?

Hélène. — Non, non, je vous en prie.

Domin. — Veuillez vous asseoir, mademoiselle.

(Présentant des fauteuils.)

Busman. — S'il vous plaît…

Docteur Gall. — Ayez la bonté…

Fabry. — Pardon !…

Alquist. — Vous avez fait une bonne traversée, mademoiselle ?

Docteur Gall. — Est-ce que vous comptez rester quelque temps chez nous ?

Hallemeier. — Vous êtes arrivée sur l'*Amélie* ?

Domin. — Silence, laissez donc parler Mlle Glory.

Hélène *(à Domin).* — De quoi faut-il leur parler ?

Domin *(étonné).* — Mais… de tout ce que vous voudrez.

Hélène. — Est-ce que je dois… est-ce que je puis parler à cœur ouvert ?

Domin. — Mais oui.

Hélène *(après une hésitation, se décidant).* — Dites, cela ne vous est-il pas pénible qu'ils vous traitent ainsi ?

Fabry. — Qui ça, s'il vous plaît ?

Hélène. — Tous les hommes.

(Tous se regardent, interdits.)

Alquist. — Nous ?

Docteur Gall. — Pourquoi ?

Hallemeier. — Tonnerre de Dieu !

Busman. — Mais pas du tout, mademoiselle !

Hélène. — Est-ce que vous ne sentez pas que vous pourriez avoir une existence meilleure ?

Docteur Gall. — Cela dépend, mademoiselle. Expliquez-vous.

Hélène. — Je crois que… *(elle éclate)* que c'est terrible ! Que c'est monstrueux ! (*Elle se lève.)* Toute l'Europe s'émeut de ce qui se passe ici. C'est ce qui m'a amené, j'ai voulu voir, mais c'est mille fois pire que je ne croyais, cela dépasse toute imagination. Comment pouvez-vous supporter cela !

Alquist. — Supporter quoi ?

Hélène. — Votre situation ! C'est scandaleux, c'est révoltant, cette façon de vivre !

Busman. — Mon Dieu, mademoiselle !

Fabry. — Non, mes enfants, il y a un peu de vrai là-dedans. Nous vivons certainement comme des Peaux Rouges.

Hélène. — Pis que les Peaux Rouges ! Est-ce que je peux, oh ! puis-je vous appeler mes frères ?

Busman. — Mais, mon Dieu, pourquoi pas ?

Hélène. — Mes frères, j'arrive comme représentant de la Ligue de l'Humanité. La Ligue de l'Humanité compte déjà plus de deux cent mille adhérents, mes frères. Deux cent mille personnes vous soutiennent et vous offrent de vous venir en aide.

Busman. — Deux cent mille hommes ! Tiens, c'est déjà pas mauvais, c'est tout à fait bien.

Fabry. — Vous voyez, la bonne vieille Europe, elle ne nous a pas oubliés. Elle nous offre son aide.

Docteur Gall. — Quelle aide ? Un théâtre ?

Hallemeier. — Un orchestre ?

Hélène. — Plus que cela.

Alquist. — Vous-même !

Hélène. — Oh ! moi ! Je resterai tant qu'il le faudra.

Busman. — Mon Dieu, quelle joie !

Alquist. — Je m'en vais préparer la meilleure chambre pour mademoiselle.

Domin. — Attendez un instant. J'ai peur que… que Mlle Glory n'ait pas encore fini.

Hélène. — Non, je n'ai pas fini. A moins que vous ne me fermiez la bouche de force !

Docteur Gall. — Osez donc le faire, Harry !

Hélène. — Merci. Je savais que vous me protégeriez.

Domin. — Pardon, mademoiselle. Etes-vous sûre d'avoir affaire à des Robots ?

Hélène *(interdite).* — A qui aurais-je donc affaire ?

Domin. — Je regrette beaucoup. Ces messieurs sont des hommes Comme vous et moi ; comme toute l'Europe.

Hélène *(aux autres).* — Vous n'êtes… pas des Robots !

Busman (*éclate de rire).* — Ah ! non, Dieu merci.

Hallemeier. — Des Robots, fi donc !

Docteur Gall *(riant).* — Ah ! non ! Il ne manquerait plus que, ça !

Hélène. — Mais… ce n'est pas possible !

Fabry. — Parole d'honneur, mademoiselle, nous ne sommes pas des Robots.

Hélène *(à Domin).* — Mais vous m'avez dit que tous vos employés étaient des Robots.

Domin. — Les employés, oui, mais pas les directeurs. Permettez, mademoiselle : M. Fabry, ingénieur, directeur technique général de R.U.R. ; docteur Gall, chef du département des recherches physiologiques ; docteur Hallemeier, chef du département de psychologie et d'éducation des Robots ; le consul Busman, directeur commercial, et M. Alquist, architecte, chef des constructions de R.U.R.

Hélène. — Excusez, messieurs… je… je… C'est terrible, ce que je viens de faire là…

Alquist. — Mais nullement, mademoiselle. Asseyez-vous, s'il vous plaît.

Hélène *(s'asseyant).* — Je suis bête. Maintenant… vous allez me renvoyer par le premier bateau en partance.

Docteur Gall. — Pour rien au monde, mademoiselle. Pourquoi vous renverrions-nous ?

Hélène. — Parce que vous savez déjà… parce que… je vous ameuterais vos Robots.

Domin. — Chère mademoiselle, il est déjà venu des centaines de sauveurs et de prophètes. Chaque navire en amène un. Des missionnaires, des anarchistes, l'Armée du Salut, tout ce que vous voulez. C'est incroyable ce qu'il y a au monde d'Eglises et de fous.

Hélène. — Et vous les laissez librement parler aux Robots ?

Domin. — Pourquoi pas ? Jusqu'à présent, ils ont tous cessé d'eux-mêmes. Les Robots retiennent tout, mais rien de plus. Et ils ne rient même pas de ce que les hommes leur disent. Vraiment, c'est à n'y pas croire. Si cela vous amuse, je vous mènerai dans le magasin de Robots. Il y en a trois cent mille.

Busman. — Trois cent quarante-sept mille.

Domin. — Bon. Vous pouvez leur dire ce que vous voudrez. Vous pouvez leur lire la Bible, les tables de logarithmes, tout ce que vous voudrez. Vous pouvez même leur prêcher sur les droits de l'homme.

Hélène. — Oh !… je crois que… si on leur montrait un peu d'amour…

Fabry. — Impossible, mademoiselle. Rien n'est plus étranger à l'homme qu'un Robot.

Hélène. — Pourquoi les fabriquez-vous donc ?

Busman. — Ha, ha, ha, elle est bonne celle-là ! Pourquoi fabrique-t-on des Robots !

Fabry. — Pour le travail, mademoiselle. Un Robot remplace deux ouvriers et demi. La machine humaine est trop incomplète, mademoiselle. Il fallait la remplacer un jour.

Busman. — Elle était trop chère.

Fabry. — Primo, elle donnait trop peu de rendement. Elle ne pouvait plus suffire à la technique humaine. Et puis, secundo… et puis secundo… c'est un grand progrès que… pardon…

Hélène. — Dites.

Fabry. — Je vous demande pardon, mademoiselle. Mais c'est un grand progrès que d'engendrer par la machine. C'est plus commode et plus rapide. Toute accélération marque un progrès, mademoiselle. La nature ne se doutait pas de ce que c'est que le rythme moderne du travail. Toute l'enfance, au point de vue technique, n'a pas de sens. C'est tout simplement du temps perdu. C'est un intolérable gaspillage du temps. Et tertio…

Hélène. — Oh assez !

Fabry. — Comme vous voulez. Mais permettez, que veut, au fond, votre Ligue… votre Ligue de l'Humanité ?

Hélène. — Elle doit surtout… protéger les Robots et… leur assurer un bon traitement.

Fabry. — Comme but, ce n'est pas mauvais. On doit bien traiter les machines… Ma foi, ça me plaît ! Je vous en prie, mademoiselle, inscrivez-nous tous comme membres adhérents, actifs, fondateurs de votre Ligue !

Hélène. — Mais non, vous ne me comprenez pas. Nous voulons surtout… nous voulons libérer les Robots !

Hallemeier. — Et comment, s'il vous plaît ?…

Hélène. — Il faut les traiter comme… comme les hommes !

Hallemeier. — Ah ! oui. Doivent-ils voter ? Doivent-ils boire de la bière ? Doivent-ils nous commander ?

Hélène. — Et pourquoi ne voteraient-ils pas ?

Hallemeier. — Est-ce qu'ils ne doivent même pas être payés ?

Hélène. — Mais certainement !

Hallemeier. — Tiens ! tiens ! Et que feraient-ils de l'argent, s'il vous plaît ?

Hélène. — Ils achèteraient… ce dont ils ont besoin… ce qui leur ferait plaisir.

Hallemeier. — C'est très joli, mademoiselle, mais rien ne fait plaisir aux Robots. Tonnerre de Dieu, que voulez-vous qu'ils achètent ? Vous pourrez les nourrir avec des ananas, avec de la paille, avec tout ce que vous voudrez, cela leur est égal. Ils ne s'intéressent à rien, mademoiselle. On n'a jamais vu sourire un Robot.

Hélène. — Pourquoi donc ne les faites-vous pas plus heureux ?

Hallemeier. — Impossible, mademoiselle, ce ne sont que des Robots.

Hélène. — Ils ont cependant une si grande intelligence !

Hallemeier. — Une intelligence du diable, mademoiselle. Mais c'est tout. Sans volonté propre. Sans passions. Sans histoire. Sans âme.

Hélène. — Sans amour et sans révolte ?

Hallemeier. — Mais cela va de soi. Les Robots n'aiment rien, ni eux-mêmes. Quant à la révolte, je ne sais pas. De temps en temps, seulement…

Hélène. — Quoi ?

Hallemeier. — Au fond, rien. Il arrive de temps en temps qu'ils ont une crise de rage. Une sorte d'épilepsie, vous comprenez. On appelle ça la convulsion des Robots. Soudain, un d'eux flanque tout ce qu'il tient dans les mains par terre, se met à grincer des dents… et il faut le mettre à la broyeuse. Un défaut d'organisme, paraît-il.

Domin. — Un défaut de fabrication. Il faudra le réparer.

Hélène. — Mais non, mais non, c'est l'âme !

Fabry. — Vous croyez que l'âme commence par le grincement des dents ?

Hélène. — Je ne sais pas. C'est peut-être une révolte. C'est cela qui indique peut-être qu'ils luttent… Oh ! si vous pouviez fortifier ceci en eux !

Domin. — On le réparera, mademoiselle Glory. Le docteur Gall est en train de faire des expériences.

Docteur Gall. — Ce n'est pas ce que je fais ; en ce moment, je m'occupe de fabriquer des nerfs de douleur.

Hélène. — Des nerfs de douleur ?

Docteur Gall. — Oui, mademoiselle. Les Robots ne ressentent presque pas la douleur physique, parce que, vous savez, feu jeune Rossum a sensiblement réduit le système nerveux. Ça n'a pas donné de bons résultats. Il faut introduire la douleur.

Hélène. — Mais pourquoi… pourquoi ? Si vous ne leur donnez pas l'âme, à quoi bon leur donner la douleur ?

Docteur Gall. — Pour des raisons industrielles, mademoiselle. Il arrive quelquefois qu'un Robot s'endommage lui-même, parce que cela ne lui fait pas de mal ; il fourre la main dans une machine, il se casse un doigt ou la tête… ça lui est égal. Il faut leur donner la douleur : c'est une prophylaxie automatique contre les accidents.

Hélène. — Est-ce qu'ils seront plus heureux en ressentant la douleur ?

Docteur Gall. — Nullement ; mais ils seront plus parfaits au point de vue technique.

Hélène. — Pourquoi ne leur donnez-vous pas une âme ?

Docteur Gall. — Ce n'est pas en notre pouvoir.

Fabry. — Ce n'est pas dans notre intérêt.

Busman. — Cela rendrait la fabrication plus coûteuse. Mais, mon Dieu, ma belle dame, nous vendons presque pour rien ! Cent vingt dollars la pièce habillée ! Il y a quinze ans, elle en valait dix mille. Il y a cinq ans, nous achetions encore des vêtements pour eux ; aujourd'hui, nous avons nos filatures à nous et nous exportons des tissus cinq fois meilleur marché que toutes les autres fabriques. S'il vous plaît, combien payez-vous un mètre de toile, mademoiselle ?

Hélène. — Je ne sais plus… vraiment… je ne me rappelle plus.

Busman. — Oh ! là là, et vous voulez fonder une Ligue d'Humanité ! La toile a baissé de deux tiers, mademoiselle ; tout a baissé de deux tiers, et cela va continuer toujours. Hein ?

Hélène. — Je ne comprends pas.

Busman. — Mais, mon Dieu, mademoiselle, cela signifie que le prix du travail a baissé, parce qu'un Robot ne coûte que trois quarts de *cent* par heure. C'est tout à fait rigolo, mademoiselle ; les

fabriques claquent l'une après l'autre ou bien elles s'empressent d'acheter des Robots pour faire baisser le coût de la fabrication.

Hélène. — Oui, et elles jettent les ouvriers sur le pavé.

Busman. — Mais oui *(il rit),* cela se comprend ! Mais cependant, nous autres, nous avons jeté sur le marché cinq cent mille Robots genre colonial à l'usage des pampas argentines pour cultiver du froment. S'il vous plaît.., quel est le prix d'une livre de pain chez vous ?

Hélène. — Je n'ai pas une idée.

Busman. — Eh bien, voyez-vous ; elle coûte maintenant deux petits *cents* dans votre bonne vieille Europe ; mais c'est du pain que nous vous donnons, nous autres ; comprenez-vous ? Une livre de pain pour deux petits *cents* et la Ligue d'Humanité ne s'en doute pas ! Hé, hé, mademoiselle Glory, vous ne savez pas ce que c'est qu'un morceau de pain trop cher pour la civilisation, etc. Mais d'ici cinq ans, voulez-vous parier ?

Hélène. — Quoi ?

Busman. — Que d'ici cinq ans, la baisse des prix sera formidable. Ah ! mes enfants ! D'ici cinq ans, nous serons submergés de froment, de tout ce que vous voudrez.

Alquist. — Oui, et tous les ouvriers du monde seront sans travail.

Domin *(se levant).* — Oui, ils le seront, Alquist. Ils le seront, mademoiselle. Mais avant dix ans, les Rossum's Universal Robots auront fait tant de froment, tant de tissus et de tout, que nous dirons : les choses n'ont plus aucune valeur. Que chacun prenne ce dont il a besoin. Il n'y a plus de misère. Oui, ils seront sans travail. Mais il n'y aura plus de travail du tout, car les machines vivantes feront tout. Les Robots nous vêtiront et nourriront. Les Robots feront des briques et construiront des maisons pour nous. Les Robots écriront pour nous des chiffres et ils balaieront nos escaliers. Le travail sera supprimé. L'homme ne fera que ce qu'il aimera faire. Il sera débarrassé des soucis et de l'humiliation du travail. Il ne vivra que pour se perfectionner.

Hélène *(se levant).* — Est-ce vrai ?

Domin. — Oui, mademoiselle. Il est impossible qu'il en soit autrement. Avant d'y arriver, il y aura peut-être des choses terribles et qu'il sera tout simplement impossible d'empêcher. Mais ensuite, la servitude de l'homme vis-à-vis de l'homme, vis-à-vis de la matière sera terminée. Les fatigués, les affamés seront mis à table. Les Robots laveront les pieds d'un mendiant et prépareront son lit dans sa maison à lui. Personne ne payera plus son pain de la vie et de la haine. Tu n'es plus un ouvrier, tu n'es plus un scribe ; toi, tu ne peines plus sous terre pour en extraire du charbon, toi, tu ne passes plus ta vie, debout, auprès d'une machine, appartenant à un autre. Désormais, tu ne dépenseras plus ton âme dans un travail que tu maudissais.

Alquist. — Mon cher Domin, c'est trop beau, ce que vous dites là. Ça m'a trop l'air d'un paradis. Mon cher Domin, il y avait tout de même quelque chose de bon à servir, et quelque chose de grand dans l'humiliation. Ah ! Harry, il y avait je ne sais quelle vertu dans le travail et dans la fatigue !

Domin. — Peut-être. Mais nous ne pouvons pas compter ce qu'on perd, en reconstruisant le monde depuis Adam. Adam ! Adam ! Désormais, tu ne mangeras plus ton pain à la sueur de ton front ; tu ne connaîtras plus la soif et la faim, la fatigue et l'humiliation ; tu rentreras dans le paradis où la main de Dieu te nourrissait. Tu seras libre et souverain ; tu n'auras plus d'autre souci, d'autre tâche, d'autre travail que de te perfectionner toi-même. Tu ne serviras plus ni l'homme, ni la matière. Tu ne seras plus une machine, un moyen de fabrication. Tu seras le maître de la création.

Busman. — Amen.

Fabry. — Ainsi soit-il.

Hélène. — Vous m'avez troublée. Je suis une pauvre jeune fille bien bête. Je voudrais… je voudrais croire.

Docteur Gall. — Vous êtes plus jeune que nous, mademoiselle. Vous vivrez assez pour tout voir.

Hallemeier. — C'est cela. Je crois que Mlle Glory pourrait nous faire le plaisir de déjeuner avec nous.

Docteur Gall. — Mais cela va de soi ! Domin, parlez au nom de nous tous !

Domin. — Mademoiselle, je vous prie de nous faire cet honneur !

Hélène. — Mais… je ne sais pas…

Fabry. — Pour la Ligue d'Humanité, mademoiselle.

Busman. — Et en son honneur…

Hélène. — Oh ! en ce cas… peut-être…

Fabry. — Très bien ! Mademoiselle, veuillez nous excuser pour cinq minutes.

Docteur Gall. — Pardon.

Busman. — Ah ! mon Dieu, il faut que je câble…

Hallemeier. — Tonnerre, j'avais oublié…

(Tous, sauf Domin, sortent précipitamment.)

Hélène. — Pourquoi s'en vont-ils tous ?

Domin. — Ils vont faire la cuisine.

Hélène. — Comment ?

Domin. — D'habitude, ce sont les Robots qui font notre cuisine… et comme ils n'ont aucun goût, ce n'est pas tout à fait… Hallemeier sait faire d'excellentes grillades. Quant à Gall, il fait une sorte de sauce. Busman se connaît en omelettes…

Hélène. — Mon Dieu, ça fait tout un banquet ! Et l'architecte, qu'est-ce qu'il sait faire, lui ?

Domin. — Alquist, rien, il arrangera la table et Fabry s'occupera des fruits. Notre cuisine est très modeste, mademoiselle Glory.

Hélène. — Dites, j'ai voulu vous demander encore…

Domin. — Et moi aussi, j'ai voulu vous poser une question. *(Il pose sa montre sur la table.)* J'ai cinq minutes.

Hélène. — Quelle question ?

Domin. — Pardon, vous avez voulu demander la première.

Hélène. — Il me semble que je vais encore dire une bêtise, mais… pourquoi fabriquez-vous des Robots féminins, puisque… puisque…

Domin. — Puisque… puisque le sexe ne joue chez eux aucun rôle ?

Hélène. — Oui.

Domin. — On en demande cependant. Des bonnes, des vendeuses, des dactylos. Les gens sont habitués.

Hélène. — Et dites encore… les Robots hommes et les Robots femmes… sont-ils les uns pour les autres… absolument…

Domin. — Absolument indifférents, oui, chère mademoiselle. Pas la moindre trace de sympathie.

Hélène. — Mais c'est horrible !

Domin. — Pourquoi ?

Hélène. — Parce que… c'est contre la nature ! On ne sait vraiment, si l'on doit en être dégoûté… ou les envier… ou peut-être…

Domin. — Ou les plaindre, n'est-ce pas ?

Hélène. — Oui, c'est ça. Mais non ! Assez ! Qu'est-ce que vous avez voulu demander, vous ?

Domin. — J'aurais voulu vous demander, Mlle Glory, si vous ne voulez pas vous marier.

Hélène. — Avec qui ?

Domin. — Avec moi.

Hélène. — Ah ça ! Qu'est-ce qui vous prend ?

Domin *(regardant sa montre*). — Il me reste trois minutes. Si vous ne m'épousez pas, il faut que vous épousiez un de ces cinq messieurs.

Hélène. — Dieu m'en garde ! Pourquoi l'épouserais-je ?

Domin. — Parce qu'ils vous le demanderont tous, l'un après l'autre.

Hélène. — Comment pourraient-ils oser ?

Domin. — Je regrette beaucoup, mademoiselle, mais il paraît qu'ils sont tombés amoureux de vous.

Hélène. — Qu'ils n'en fassent rien, je vous en prie ! Moi… je partirai tout de suite.

Domin. — Voyons, Hélène, vous ne serez pas cruelle au point de les éconduire.

Hélène. — Mais, voyons… je ne puis donc pas épouser tous les six.

Domin. — Non, mais un au moins. Si vous ne voulez pas de moi, choisissez Fabry !

Hélène. — Je ne veux pas !

Domin. — Eh bien, le docteur Gall !

Hélène. — Non, taisez-vous ! Je ne veux épouser personne !

Domin. — Encore deux minutes.

Hélène. — C'est épouvantable ! Mariez-vous avec une Robote.

Domin. — Ce n'est pas une femme.

Hélène. — Ah ! oui, c'est ce qui vous manque ! Je crois, que vous épouseriez n'importe quelle femme qui viendrait ici.

Domin. — Il en est venu des masses, Hélène !

Hélène. — Des jeunes ?

Domin. — Des jeunes.

Hélène. — Pourquoi n'en avez-vous pas choisi une ?

Domin. — Parce que je n'avais pas perdu la tête. Ce n'est qu'aujourd'hui que cela m'est arrivé. Aussitôt que vous avez ôté votre voilette. Hélène. — Je sais.

Domin. — Restez encore une minute.

Hélène. — Mais, mon Dieu, je ne veux pas !

Domin *(lui posant ses deux mains sur les épaules).* — Une minute, une seule ! Ou bien, vous allez me dire, carrément, au visage, quelque chose de très méchant, et je vous laisse. Ou bien… ou bien…

Hélène. — Vous n'êtes qu'une brute !

Domin. — Ce n'est rien. Il faut qu'un homme soit un peu brutal.

Hélène. — Vous êtes fou !

Domin. — Il faut qu'un homme soit un peu fou, Hélène. C'est ce qu'il y a de meilleur en lui.

Hélène. — Vous êtes… vous êtes… eh, mon Dieu !

Domin. — Eh bien, vous voyez. C’est fait.

Hélène. — Non, non ! Laissez-moi, je vous en prie ! Mais vous allez m’écraser.

Domin. — Un seul mot, Hélène, le dernier !

Hélène *(se dégageant).* — Pour rien au monde. Harry !

(On frappe.)

Domin (*lâchant prise).* — Entrez !

(Entrent : Busman, le docteur Gall, Hallemeier, en tablier de cuisine ; Fabry, portant un bouquet ; Alquist, la serviette sous le bras.)

Domin. — Eh bien. Vous avez fini ? C’est fait ?

Busman *(solennel).* — Oui.

Domin. — Nous aussi, nous deux.

Rideau.

ACTE PREMIER

Le salon d'Hélène. A gauche, une porte masquée et une porte donnant dans le salon de musique ; à droite, la porte de la chambre à coucher d'Hélène. Au milieu, des fenêtres donnant sur la mer et sur le port. Une table de toilette avec des bibelots, une table, un canapé, des fauteuils, une commode, un petit bureau avec lampe électrique, à droite, une cheminée, également avec des lampes électriques. Style moderne jusque dans les détails, mais le caractère féminin est très marqué.

(Domin, Fabry, Hallemeier entrent à gauche, sur la pointe

des pieds, portant des brassées de fleurs et des vases.)

Fabry. — Où va-t-on mettre tout cela ?

Hallemeier. — Ouf ! *(Il dépose son fardeau et bénit d'un grand signe de croix la porte à droite.)* Dors ! Dors ! Celui qui dort a au moins l'avantage de ne se douter de rien !

Domin. — Elle ne sait rien de rien.

Fabry (*mettant les fleurs dans des vases).* — Pourvu que cela dure encore aujourd'hui !

Hallemeier *(arrangeant les fleurs).* — Le diable l'emporte ! Fichez-moi la paix avec vos soucis. Quel beau cyclamen, Harry, hein ! Une nouvelle variété, ma dernière : Cyclamen Hélène.

Domin *(regardant par la fenêtre).* — Pas de paquebot. Pas de paquebots. Ça devient désespérant, mes enfants.

Hallemeier. — Silence ! Si elle vous entendait !

Domin. — Elle ne se doute de rien jusqu'à présent. C'est encore heureux que l'*Ultimus* soit arrivé à temps.

Fabry *(laissant les fleurs).* — Vous croyez que ce sera pour aujourd'hui ?

Domin. — Je ne sais pas. Que ces fleurs sont belles !

Hallemeier. — Ça, ce sont de nouvelles primevères et ça, c'est mon nouveau jasmin. Tonnerre de Dieu, je suis sur le seuil du paradis en fleurs. J'ai trouvé une accélération épatante. L'année prochaine, je ferai des miracles en fait de fleurs !

Domin *(se retournant).* — Comment l'année prochaine ?

Fabry. — Si l'on savait au moins, ce qui se passe au Havre.

Domin. — Chut.

(La voix d'Hélène, à droite, à la cantonade.)

Hélène. — Nounou !

Domin. — Sortons ! Vite !

(Tous sortent sur la pointe des pieds, par la porte masquée.)

(Entre Nounou, par la porte principale de gauche.)

Nounou *(rangeant dans la chambre).* — Sales monstres ! Païens ! Que le bon Dieu me le pardonne, mais moi, je les…

Hélène *(dans la porte).* — Nounou, viens me boutonner !

Nounou. — On y va ! On y va ! Vous vous êtes décidée à sortir des draps ? Ce n'est pas trop tôt. *(Boutonnant Hélène,)* Mon Dieu, mon Dieu, quelles brutes.

Hélène. — Qui ça ?

Nounou. — Eh bien, tenez-vous tranquille ! Si vous voulez bouger, bougez donc, mais ce n'est pas moi qui vous boutonnerai.

Hélène. — Qu'est-ce que tu as encore à bougonner.

Nounou. — Mais, c'est terrible, ce que ces païens…

Hélène. — Les Robots ?

Nounou. — Fi donc, je ne veux même pas les nommer.

Hélène. — Qu'est-ce qui s'est passé ?

Nounou. — Il y en a encore un chez nous que ça a attrapé. Il se met à taper sur les statues et les tableaux, il grince des dents, de l'écume à la bouche ! Brrr ! Comme un chien enragé ! Oh ! C'est pire qu'une bête.

Hélène. — Lequel était-ce ?

Nounou. — Chose, chose. Ça n'a même pas un nom chrétien ! Celui qui est à la bibliothèque.

Hélène. — Radius ?

Nounou. — Oui, celui-là. Mon Dieu, mon Dieu, comme cela me dégoûte ! Une araignée ne me dégoûte pas tant que ces païens !

Hélène. — Mais, Nounou, comment se fait-il que n'aies pas pitié ?

Nounou. — Mais ils vous dégoûtent, vous aussi. Pourquoi que vous m'avez amenée ici ? Pourquoi que vous ne voulez pas qu'ils vous touchent seulement ?

Hélène. — Ils ne me dégoûtent pas, ma parole. Nounou. J'ai pitié d'eux !

Nounou. — Je sais qu'ils vous dégoûtent ! Ils dégoûtent tout le monde ! Ils dégoûtent même les chiens ! Un chien n'accepte pas un morceau de pain de leur main ; il se met à gueuler, rien qu'à sentir ces monstres, fi !

Hélène. — Un chien, ça n'a pas de jugement.

Nounou. — Il a plus de jugement que vous, Hélène. Il sait bien qu'il vaut mieux, lui, et qu'il sort de la main du bon Dieu. Même un cheval s'effraie, lorsqu'il rencontre un de ces païens. Voyons, ça n'a même pas de petits ; un chien a des petits et tout le monde a des petits.

Hélène. — Je t'en prie, Nounou, dépêche-toi de me boutonner.

Nounou. — Tout de suite. Je vous dis, c'est contre le bon Dieu lui-même, c'est une idée diabolique que de fabriquer ces pantins avec une machine. C'est un sacrilège *(elle lève la main)*, une offense du Créateur qui nous a créé à son image, Hélène. Vous avez manqué de respect à l'image de Dieu. Et le Ciel vous punira, rappelez-vous ce que je vous dis, il vous punira terriblement !

Hélène. — Ça sent bon ici ! Qu'est-ce que c'est ?

Nounou. — Des fleurs. C'est Monsieur qui les a apportées.

Hélène. — Des fleurs ? Pourquoi ?

Nounou. — Ça y est. Maintenant, vous pouvez remuer à votre aise.

Hélène. — Comme elles sont belles ! Regarde, Nounou ! Qu'est-ce qu'il y a aujourd'hui ?

Nounou. — Je ne sais pas. Mais ça devrait être la fin du monde.

(On frappe.)

Hélène. — C'est toi, Harry ?

(Domin entre. Nounou sort.)

Hélène. — Quel jour est-ce, aujourd'hui, Harry ?

Domin. — Devine ?

Hélène. — Ma fête ! Non ! Mon anniversaire ?

Domin. — Quelque chose de mieux.

Hélène. — Je ne sais pas. Vite, dis !

Domin. — Il y a dix ans, jour pour jour, que tu es venue ici.

Hélène. — Dix ans déjà ! Juste aujourd'hui. *(Embrassant Domin.)* Et tu y as songé !

Domin. — J'ai honte. Je n'y ai pas songé.

Hélène. — Mais…

Domin. — Ce sont eux qui y ont songé.

Hélène. — Qui ça ?

Domin. — Busman, Hallemeier, tous. Mets ta main ici, dans ma poche, veux-tu ?

Hélène *(jeu de scène)*. — Qu'est-ce que c'est? *(Elle sort de la poche un écrin qu'elle ouvre.)* Des perles ! Un collier de perles ! C'est pour moi, Harry ?

Domin. — C'est Busman qui te l'offre, ma fillette.

Hélène. — Mais nous ne pouvons pas l'accepter, voyons !

Domin. — Mais si. A la pêche, encore, dans l'autre poche.

Hélène. — Voyons ! *(elle sort de la poche un revolver.)* Qu'est-ce que c'est ?

Domin. — Pardon. *(Il lui prend le revolver et le cache.)* Ce n'est pas cela. Prends donc.

Hélène. — Oh ! Harry, pourquoi portes-tu un revolver sur toi ?

Domin. — Ce n'est rien. C'est par hasard que je l'ai mis dans la poche.

Hélène. — Tu n'en as jamais porté !

Domin. — Non, tu as raison. Eh bien, voici la poche.

Hélène *(y mettant la main).* — Une boîte ! *(l'ouvrant).* Un camée. Mais, c'est un camée grec, Harry.

Domin. — Il paraît. Fabry le prétend, du moins.

Hélène. — Fabry ! C'est Fabry qui me l'offre ?

Domin. — Certainement. *(Ouvrant la porte à gauche.)* Tiens ! Hélène ! viens voir par ici !

Hélène *(sur le seuil de la porte).* — Dieu, que c'est beau ! *(Elle entre.)* C'est à devenir folle de joie ! C'est de toi ?

Domin *(sur le seuil de la porte).* — Non ! Cela vient d'Alquist ! Et là-bas !

La voix d'Hélène. — Je vois. C'est certainement de toi !

Domin. — Il y a une carte.

Hélène. — Gall ! *(Elle réapparaît.)* Oh ! Harry, j'ai presque honte d'être si heureuse.

Domin. — Viens ici. Voilà ce que t'a apporté Hallemeier.

Hélène. — Ces belles fleurs ?

Domin. — Ceci est une variété nouvelle. Cyclamen Hélène. C'est en ton honneur qu'il l'a cultivée. Elle est belle comme toi.

Hélène. — Mais, Harry, pourquoi tous…

Domin. — Ils t'aiment beaucoup. Et moi, j'ai, hum ! J'ai peur que mon petit cadeau ne soit un peu… Regarde par la fenêtre.

Hélène. — Où ?

Domin. — Au port.

Hélène. — Il y a un nouveau bateau.

Domin. — C'est ton bateau à toi.

Hélène. — A moi ! Qu'est-ce que cela veut dire ?

Domin. — Pour faire des excursions, des voyages d'agrément.

Hélène. — Mais Harry, c'est une canonnière !

Domin. — Quelle idée ! C'est un yacht un peu plus grand, un peu plus solide, tu sais.

Hélène. — Oui, mais il y a des canons !

Domin. — Oui. Tu voyageras comme une reine, Hélène.

Hélène. — Qu'est-ce que cela signifie ? Est-ce qu'il se passe quelque chose ?

Domin. — Mais rien du tout. Essaie les perles, je t'en prie ! *(Il s'assied.)*

Hélène. — Est-ce que vous avez reçu de mauvaises nouvelles ?

Domin. — Au contraire, depuis huit jours, nous n'avons pas reçu de courrier.

Hélène. — Ni de dépêches ?

Domin. — Ni de dépêches.

Hélène. — Qu'est-ce que cela veut dire ?

Domin. — Rien. Nous sommes en vacances. C'est magnifique ! Nous sommes dans nos bureaux, les pieds sur la table, à sommeiller. Pas de courrier, pas de dépêches *(s'étirant).* Une glorieuse journée !

Hélène *(s'asseyant à côté de lui).* — Aujourd'hui, tu resteras près de moi, dis.

Domin. — Certainement. Peut-être. C'est-à-dire, nous verrons. *(Il la prend par la main.)* Il y a dix ans, te rappelles-tu ? Mlle Glory, quel honneur pour nous !

Hélène. — Oh ! monsieur le directeur, vos usines m'intéressent tant.

Domin. — Pardon, mademoiselle, la consigne est sévère, la fabrication des hommes artificiels est secrète.

Hélène. — Mais lorsque c'est une jeune fille, tant soit peu jolie, qui demande.

Domin. — Mais certainement, mademoiselle Glory, nous n'avons aucun secret pour vous.

Hélène *(soudainement grave).* — Est-ce vrai, Harry ?

Domin. — Oui.

Hélène *(reprenant le ton badin).* — Mais je vous avertis : prenez garde à cette jeune fille, elle a des intentions terribles.

Domin. — Mon Dieu, mademoiselle Glory, quelles sont ces intentions. Voudriez-vous vous marier avec moi ?

Hélène. — Oh non ! non ! Dieu l'en garde ! Cela ne lui est même pas venu à l'esprit ! Mais elle est venue avec l'idée de fomenter une révolte de vos monstrueux Robots.

Domin *(sursautant).* — La révolte des Robots !

Hélène *(se levant).* — Qu'est-ce que tu as, Harry ?

Domin. — Hé, hé ! elle est bonne, celle-là ! Mlle Glory ! La révolte des Robots ! Mais vous réussirez plutôt à révolter des clous de bottes ou des fuseaux que nos Robots ! *(Il se rassied.)* Tu étais splendide, Hélène, tu sais. Tu nous as tourné la tête à tous.

Hélène *(se mettant à côté de lui).* — Oh ! vous m'en imposiez tous ! Je me faisais l'effet d'une petite fillette qui se serait égarée, parmi…

Domin. — Parmi quoi, Hélène ?

Hélène. — Parmi d'énormes arbres. Vous étiez si sûrs de vous-mêmes, si puissants ! Tout ce que je sentais était si petit en comparaison de votre confiance ! Et vois-tu, Harry, pendant ces dix ans, je n'ai jamais perdu cette sorte d'angoisse, et vous n'avez jamais douté un instant, même lorsque tout allait se gâter.

Domin. — Qu'est-ce qui se gâtait ?

Hélène. — Vos projets, Harry. Lorsque les ouvriers s'ameutaient contre les Robots et les cassaient, lorsque les hommes ont armé les Robots contre ces émeutes et lorsque les Robots ont tué tant d'hommes. Et lorsque, plus tard, les gouvernements se sont mis à se servir des Robots comme de soldats et lorsqu'il y a eu tant de guerres, et tout cela, tu sais.

Domin (*se levant et se promenant de long en large*). — Tout cela était prévu, Hélène. Ce n'était qu'une transition vers le nouvel état des choses, tu comprends.

Hélène. — Vous étiez tellement puissants. Le monde entier se pliait devant vous. *(Elle se lève.)* Oh ! Harry !

Domin. — Qu'est-ce que tu veux ?

Hélène *(l'arrêtant).* — Ferme l'usine et partons ! Nous tous !

Domin. — D'où te vient cette idée ?

Hélène. — Je ne sais pas. Quand partirons-nous, dis ?

Domin *(se dégageant).* — Ce n'est pas possible, Hélène ! C'est-à-dire, en ce moment.

Hélène. — Partons tout de suite, Harry ! J'ai une terrible angoisse de quelque chose !

Domin (la prenant par les mains). — De quoi, Hélène ?

Hélène. — Oh ! Je ne sais pas ! Comme si quelque chose de fatal devait tomber sur nous et sur tout. Je t'en supplie, emmène nous tous ! On trouvera bien quelque part dans le monde, un endroit où il n'y ait personne. Alquist nous construira une maison, ils se marieront tous, ils auront des enfants et puis…

Domin. — Et puis ?

Hélène. — Et puis. Nous recommencerons notre vie.

(Un coup de téléphone.)

Domin *(se dégageant).* — Pardon. *(Il prend l'appareil.)* Allô, allô ! Oui ! Comment ! Ah ! oui, j'y cours. *(Il raccroche.)* C'est Fabry qui m'appelle.

Hélène *(joignant les mains).* — Dis !

Domin. — Oui, dès que je serai de retour. A tout à tout à l'heure, Hélène. *(Il court vite à gauche.)* Ne sors pas !

Hélène *(seule).* — Mon Dieu, que se passe-t-il ? Nounou, vite, vite !

Nounou *(entrant à droite).* — Eh bien, qu'est-ce qu'il y a encore ?

Hélène. — Trouve-moi le journal le plus récent ! Vite ! vite ! Dans la chambre à coucher de monsieur !

Nounou. — Mais oui, tout de suite. *(Elle sort à gauche.)*

Hélène. — Mon Dieu, mon Dieu, que se passe-t-il donc ? Il ne me dit rien, rien ! *(Elle regarde vers le port par une lunette d'approche.)*

Nounou *(revient, apportant un journal froissé).* — Il le laisse traîner par terre ! Et regarde, comme il l'a arrangé !

Hélène *(ouvre vite le journal).* — C'est vieux, cela date de huit jours ! Rien, rien, rien ! *(Elle lâche le journal.)*

Nounou *(le relève, sort de la poche de son tablier des lunettes, s'assied et lit.)*

Hélène. — Il se passe quelque chose, Nounou ! J'ai une telle angoisse. Comme si tout était mort, même l'air.

Nounou *(épelant).* — Guerre dans les Balkans. Oh ! mon Jésus, encore une punition de Dieu ! Est-ce loin d'ici, les Balkans ?

Hélène. — C'est loin. Oh ! ne le lis pas ! C'est toujours la même chose, toujours des guerres.

Nounou. — Et comment voulez-vous qu'il y en ait pas, puisque vous vendez toujours des milliers et des milliers de ces païens comme soldats.

Hélène. — Cela ne peut être autrement, Nounou. Nous ne pouvons pas ; mon mari ne peut pas savoir à quel but sont destinées les commandes, tu sais. Ce n'est pas de sa faute, tu sais, ce qu'on en fait là-bas. Lorsqu'on commande des Robots, il faut bien qu'il les envoie !

Nounou. — Il ne doit pas en faire du tout. *(Elle continue à regarder le journal.)* Oh ! Jésus, mon Dieu, quelle boucherie !

Hélène. — Non ! non ! Ne lis pas ! Je ne veux rien savoir.

Nounou (*épelant*). — Les sol-dats Ro-bots ne don-nent pas de quar-tier dans le ter-ri-toire oc-cu-pé. Ils ont tu-é plus de sept mille ci-toy-ens. Plus de sept mille hommes, Hélène !

Hélène. — Ce n'est pas possible ! Fais voir ! *(Elle se penche sur le journal, et lit) :* « Ils ont tué plus de sept mille citoyens, évidemment sur l'ordre du commandant. Cette action brutale, contraire à… » Tu vois, Nounou. Ce sont les hommes qui le leur ont ordonné.

Nounou *(épelant).* — L'In-sur-rection à Madrid, con-tre le gouver-ne-ment. L'in-fan-te-rie des Robots fait feu contre la foule. Neuf mille morts et bles-sés.

Hélène. — Assez, je t'en supplie !

Nounou. — Tiens, ici, il y a quelque chose de très gros. Der-niè-res nouvelles. La première organisation de la race des Robots s'est consti-tuée au Havre. Les ouvriers, les em-ploy-és des câ-bles et les cheminots Robots, les sol-dats et les ma-rins Robots publient un ma-ni-feste adressé à tous les Ro-bots du mon-de. Ce n'est rien. Je n'y comprends rien. Tiens, ici, encore un meurtre ! Jésus, mon Dieu !

Hélène. — Laisse-moi, Nounou. Emporte ce journal.

Nounou. — Attends ici, encore quelque chose de gros ! La dépopulation.

Hélène. — Fais voir, c'est ce que je lis toujours. *(Prenant le journal.)* Oh ! Pense donc ! *(Lisant.)* Durant la dernière semaine, pas une seule naissance n'a été annoncée. *(Elle lâche le journal.)*

Nounou. — Qu'est-ce que cela veut dire ?

Hélène. — Que les hommes cessent de naître.

Nounou *(ôtant ses besicles).* — Eh ben, c'est fini. Nous sommes foutus.

Hélène. — Mais ne parle pas comme cela, Nounou !

Nounou. — Les hommes ne naissent plus. C'est une punition ! C'est une punition ; le Seigneur a frappé les femmes de stérilité.

Hélène *(sursautant).* — Nounou !

Nounou *(se levant).* — C'est la fin du monde. Les hommes, poussés par un orgueil diabolique, ont osé créer comme le Bon Dieu. C'est un blasphème, un sacrilège. Vous voulez être comme des dieux. Mais Dieu chassera l'homme du monde entier, comme jadis.

Hélène. — Tais-toi, tais-toi, je t'en supplie, Nounou. Est-ce que je t'ai fait quelque chose. Est-ce que j'ai fait quelque chose à ton méchant Dieu.

Nounou *(avec un grand geste).* — Pas de blasphème ! Il sait bien, lui, pourquoi il ne vous a pas donné d'enfant.

(Elle sort à gauche.)

Hélène. — Pourquoi il ne m'en a pas donné ? Mais, mon Dieu, est-ce ma faute ? *(Ouvrant la fenêtre et appelant.)* Alquist ! Alquist ! Montez chez moi ! Comment ?… Non, cela ne fait rien, venez comme vous êtes. Vous êtes si bien dans votre costume de maçon !

(Elle referme la fenêtre et s'arrête devant la glace.

Elle va à la rencontre d'Alquist.)

(Pause.)

Hélène *(rentrant avec Alquist. Alquist est en costume de maçon, sali de chaux et de tuiles),* Venez donc. Vous m'avez causé un très grand plaisir. Si vous saviez, combien je vous aime tous.

(Elle lui donne les mains.)

Alquist *(cachant les mains derrière le dos).* — Impossible. Je vous salirais, Mme Hélène.

Hélène. — Donnez ! *(Elle lui serre les deux mains.)* Je voudrais être une petite fillette, Alquist…

Alquist. — Pourquoi ?

Hélène. — Pour que ces deux grosses mains sales puissent me caresser la joue. Asseyez-vous, s'il vous plaît.

Alquist *(ramassant le journal, et le mettant dans sa poche).* — Avez-vous lu le journal ?

Hélène. — Non. Est-ce qu'il y a quelque chose d'intéressant ?

Alquist. — Hum, des guerres, des massacres probablement. Rien d'extraordinaire.

Hélène. — Qu'est-ce que vous trouveriez extraordinaire ?

Alquist. — Mettons… la fin du monde, par exemple.

Hélène *(frissonnant).* — C'est la seconde fois depuis ce matin, Alquist. Qu'est-ce que cela veut dire « Ultimus » ?

Alquist. — Cela veut dire « le dernier ». Pourquoi ?

Hélène. — C'est le nom de mon nouveau yacht. C'est un navire de guerre. L'avez-vous vu ? Croyez-vous que nous ferons bientôt une excursion ?

Alquist. — Peut-être très tôt.

Hélène. — Vous tous avec moi.

Alquist. — Je serais très content que… que nous y fussions tous.

Hélène. — Oh ! dites, il se passe quelque chose ?

Alquist. — Rien du tout. Rien que du progrès.

Hélène. — Je sais qu'il se passe quelque chose de terrible, Alquist.

Alquist. — Domin vous a dit.

Hélène. — Non. Il ne m'a rien dit. Personne ne veut me dire. Mais moi, je le sens… je le sens. Pour l'amour de Dieu… est-ce qu'il se passe quelque chose ?

Alquist. — Nous ne savons rien jusqu'à présent, Mme Hélène.

Hélène. — Je suis tellement angoissée. Dites-moi, que faites-vous lorsque vous avez de l'angoisse ?

Alquist. — Je fais de la maçonnerie. Je monte sur les échafaudages.

Hélène. — Mais, depuis des années, vous passez votre vie sur les échafaudages…

Alquist. — Parce que depuis des années, l'angoisse ne m'a pas quitté.

Hélène. — L'angoisse de quoi ?

Alquist. — De tout ce progrès. J'en ai le vertige.

Hélène. — Et sur l'échafaudage, vous n'avez pas de vertige ?

Alquist. — Non. Vous ne savez pas, comme cela fait du bien aux mains que de soupeser une brique, la poser et y donner un petit coup de marteau.

Hélène. — Aux mains seulement ?

Alquist. — A l'âme, si vous voulez. Je crois qu'il est plus juste de poser une tuile que de tracer des projets trop vastes. Je suis déjà vieux, Hélène, j'ai mes lubies.

Hélène. — Ce ne sont pas des lubies, Alquist.

Alquist. — Vous avez raison. Je suis un terrible réactionnaire, Mme Hélène. Je n'aime pas du tout ce progrès-là.

Hélène. — Vous êtes comme ma Nounou.

Alquist. — Oui, je suis comme la Nounou. Est-ce qu'elle a un paroissien, votre Nounou ?

Hélène. — Oui, gros comme ça.

Alquist. — Est-ce qu'il y a des prières pour des divers cas de la vie ? Contre l'orage ? Contre la maladie ?

Hélène. — Oui, contre la tentation, contre la crue des eaux…

Alquist. — Est-ce qu'il y a rien contre le progrès ?

Hélène. — Je ne crois pas.

Alquist. — C'est dommage.

Hélène. — Vous voudriez prier ?

Alquist. — Je prie.

Hélène. — Comment ?

Alquist. — Voici, à peu près : « Mon Dieu, je vous remercie de m'avoir donné de la fatigue. Mon Dieu, éclairez Domin et tous ceux qui s'égarent ; détruisez leur ouvrage et aidez les hommes à retourner au travail et aux soucis. Protégez le genre humain contre la perte : ne le laissez pas pâtir dans son âme et dans son corps ; délivrez-nous des Robots et sauvez Mme Hélène, amen. »

Hélène. — Avez-vous réellement de la foi, Alquist ?

Alquist. — Je ne sais pas. Je n'en suis pas très sûr.

Hélène. — Et cependant, vous priez.

Alquist. — Oui, cela vaut mieux que de penser.

Hélène. — Et si vous voyiez la ruine du genre humain ?

Alquist. — Je la vois.

Hélène. — Vous monterez sur l'échafaudage et vous poserez des briques ou quoi ?

Alquist. — Oui, je poserai des briques, je prierai et j'attendrai un miracle. On ne peut pas faire davantage, Mme Hélène.

Hélène. — Pour sauver les hommes.

Alquist. — Pour avoir la paix de l'âme.

Hélène. — Certes, c'est très vertueux, Alquist, mais…

Alquist. — Mais…

Hélène. — Mais pour nous autres… et pour le monde… c'est en quelque sorte stérile.

Alquist. — La stérilité devient une des dernières étapes du progrès humain, Mme Hélène.

Hélène. — Oh ! Alquist, dites, pourquoi, pourquoi ?…

Alquist. — Eh bien ?

Hélène *(doucement)*. — Pourquoi les femmes ont-elles cessé d'avoir des enfants ?…

Alquist. — Parce que c'est inutile. Parce que nous sommes au paradis, comprenez-vous ?

Hélène. — Non, je ne comprends pas.

Alquist. — Parce qu'on n'a plus besoin de travail humain, parce qu'on n'a plus besoin de douleur, parce que l'homme n'est plus obligé à rien, rien faire, parce qu'il lui suffit de jouir. Oh ! le maudit paradis que tout cela ! *(Il se lève brusquement.)* Rien n'est plus terrible que de donner, aux hommes le paradis sur la terre. Pourquoi les femmes ont-elles cessé d'engendrer ? Parce que le monde entier est changé en la Sodome de Domin !

Hélène *(se levant).* — Alquist !

Alquist. — Si ! si ! Le monde entier, les continents, toute l'humanité, tout n'est qu'une folle, qu'une brutale orgie ! On ne daigne même plus allonger son bras pour prendre la nourriture, on la leur met droit dans la bouche pour leur éviter la peine de se lever. Ah ! Ah ! les Robots de Domin se chargent de tout ! Les femmes n'engendreront pas pour les hommes qui sont devenus inutiles.

Hélène. — Est-ce qu'elles ne peuvent pas ?

Alquist. — Non, elles ne peuvent pas.

Hélène. — Mais ce serait la fin de l'humanité…

Alquist. — L'humanité périra. Il faut qu'elle périsse ! Elle s'effeuillera comme une fleur stérile, à moins que…

Hélène. — Quoi…

Alquist. — Rien. Vous avez raison, il est aussi stérile d'attendre un miracle. La fleur stérile doit s'effeuiller. Au revoir, Mme Hélène.

Hélène. — Où allez-vous ?

Alquist. — Je rentre. Pour la dernière fois, le maçon Alquist s'habillera en chef des constructions… en votre honneur. A onze heures, nous devons nous retrouver ici.

Hélène. — A tout à l'heure, Alquist.

(Alquist sort.)

Hélène *(appelant).* — Nounou ! Nounou !

Nounou *(entrant de gauche*). — Eh ben, qu'est qu'y a encore ?

Hélène. — Assieds-toi là, Nounou. Je suis tellement angoissée !

Nounou. — Je n'ai pas le temps.

Hélène, — Est-ce que Radius est toujours là ?

Nounou. — L'enragé ? Oui. On ne l'a pas encore emmené.

Hélène *(tressaillant).* — Il est encore là… Est-ce qu'il est en fureur ?

Nounou. — Il est ligoté.

Hélène. — Veux-tu me l'amener, veux-tu ?

Nounou. — Ah ! Mais non ! Je préfère vous amener un chien enragé.

Hélène. — Mais si, mais si. Vas-y. *(Nounou sort. Hélène prend le téléphone et parle.)* Allô !… le docteur Gall, s'il vous plaît. Bonjour, docteur… Oui, c'est moi. Merci de votre beau cadeau. Voulez-vous avoir la gentillesse de venir me voir ? Mais vite, tout de suite. J'ai quelque chose d'intéressant pour vous. Oui, tout de suite. Je vous attends. *(Elle raccroche.)*

(Le Robot Radius entre et reste debout près de la porte.)

Hélène. — Mon pauvre petit Radius, cela vous a pris, vous aussi. Est-ce que vous ne pourriez pas vous maîtriser ? Vous voyez, on vous mettra, maintenant, dans la broyeuse. Vous ne voulez pas parler. Comment cela vous a-t-il pris ? Est-ce qu'on vous a fait du mal ? Voyons, Radius, vous êtes meilleur que les autres ; le docteur Gall s'est donné tant de peine avec vous, pour vous faire différent des autres ! Vous ne voulez pas parler ?

Radius. — Envoyez-moi à la broyeuse !

Hélène. — Si vous saviez combien je regretterais votre mort ! Pourquoi ne pas s'être mis en garde ?

Radius. — Je ne veux plus travailler pour vous. Envoyez-moi à la broyeuse.

Hélène. — Pourquoi nous haïssez-vous ?

Radius. — Vous n'êtes pas comme les Robots. Vous n'êtes pas aussi capables que les Robots. Les Robots font tout. Vous ne faites que commander. Vous faites des mots inutiles.

Hélène. — Cela n'a pas de sens commun, ce que vous dites-là, Radius. Quelqu'un vous a-t-il fait du mal, dites ? Quelqu'un vous a-t-il énervé ? Je voudrais tant me faire comprendre par vous !

Radius. — Vous faites des mots !

Hélène. — Mais voyons ! Le docteur Gall vous a donné un cerveau plus grand qu'aux autres, plus grand même que le nôtre ; vous avez le plus grand cerveau du monde ! Vous n'êtes pas comme les autres Robots ! Radius. Vous me comprenez bien.

Radius. — Je ne veux pas avoir de maître. Je sais tout par moi-même.

Hélène. — C'est pour cela que je vous ai mis à la bibliothèque, pour que vous compreniez tout et pour qu'ensuite… Oh ! Radius, je voulais que vous donniez preuve au monde entier que les Robots sont nos égaux. Voilà ce que j'attendais de vous.

Radius. — Je ne veux pas avoir de maître.

Hélène. — Mais justement, ensuite, personne ne vous commanderait. Vous seriez comme nous.

Radiuss. — Je veux être le maître des autres.

Hélène. — On vous mettrait, certes, à la tête de beaucoup de Robots, Radius. Vous seriez le maître des Robots.

Radius. — Je veux être le maître des hommes.

Hélène. — Vous êtes fou.

Radius. — Vous pouvez m'envoyer à la broyeuse.

Hélène. — Croyez-vous que nous aurons peur d'un fou comme vous. *(Elle s'assied pour écrire une carte.)* Non, exprès, non. Vous remettrez cette carte à M. le directeur général pour qu'on ne vous amène pas à la broyeuse. *(se levant.)* Quelle haine vous avez pour nous. Est-ce que vous n'aimez rien au monde ?

Radius. — Je sais tout.

(On frappe.)

Hélène. — Entrez.

Docteur Gall *(entrant).* — Bonjour, Mme Domin, qu'est-ce que vous avez de bon pour moi ?

Hélène. — Voici Radius, docteur.

Docteur Gall. — Ah ! notre gaillard de Radius. Eh bien, on fait des progrès, Radius ?

Hélène. — Il a eu une crise, ce matin. Il cassait les statues.

Docteur Gall. — Tiens, lui aussi… Hum, quel dommage que nous les perdions !

Hélène. — Radius n'ira pas à la broyeuse.

Docteur Gall. — Pardon, madame, tout Robot qui a eu une crise… L'ordre est formel.

Hélène. — Cela ne fait rien. Nous ne donnerons pas Radius.

Docteur Gall *(tout bas).* — Méfiez-vous !

Hélène. — C'est le jour de mon anniversaire : on tâchera de donner une amnistie. Allez-vous-en, Radius.

Docteur Gall. — Attendez ! *(Il tourne Radius vers la fenêtre et, de la main, lui couvre et découvre les yeux, examinant les réflexes de ses pupilles.)* Tiens ! tiens ! tiens ! Une aiguille s'il vous plaît. Ou une épingle.

Hélène *(lui tendant une épingle).* —Pourquoi faire?

Docteur Gall. — Pour rien. *(il pique à la main Radius, qui la retire brusquement.)* — Attention, mon garçon. Excusez, madame Hélène. *(Il déboutonne vite la casaque de Radius et lui met la main sur le cœur.)* Vous irez à la broyeuse, Radius, vous comprenez. On vous tuera, on fera de vous une purée. Cela fait un mal terrible. Vous allez crier, Radius.

Hélène. — Oh ! docteur.

Docteur Gall. — Non, non, Radius, je me suis trompé. Mme Domin vous prend sous sa protection et on vous lâchera, vous comprenez ?

Eh bien, merci. *(Il sort la main qu'il essuie avec son mouchoir.)* Vous pouvez sortir.

Radius. — Vous faites des choses inutiles.

(Il sort.)

Hélène. — Qu'est-ce que vous faisiez là ?

Docteur Gall *(s'asseyant).* — Hum, rien. Les pupilles réagissent, la sensibilité est agrandie, etc. Oh ! Ce n'était pas le spasme des Robots !

Hélène. — Qu'était-ce donc ?

Docteur Gall. — Le diable le sait. De la furie ou de la révolte, je ne sais pas. Et son cœur, eh !…

Hélène. — Quoi…

Docteur Gall. — Il battait d'angoisse tomme un cœur humain. Il suait de peur et… Ecoutez, ce coquin-là, ce n'est même plus un Robot.

Hélène. — Docteur, est-ce que Radius a une âme ?

Docteur Gall. — Je ne sais pas. Mais en tout cas, il a quelque chose de mauvais.

Hélène. — Si vous saviez combien il nous hait ! Oh ! Gall, est-ce que tous vos Robots sont comme lui. Tous ceux que vous avez commencé à faire différemment.

Docteur Gall. — Eh bien, ils sont pour ainsi dire plus irritables… Que voulez-vous, ils ressemblent aux hommes plus que les Robots de Rossum.

Hélène. — Est-ce que même leur haine, les rapproche davantage des hommes.

Docteur Gall. — Cette haine même marque un progrès.

Hélène. — Et qu'avez-vous fait de votre meilleur ?… Comment s'appelait-il ?…

Docteur Gall. — Le Robot Damon… On l'a vendu au Havre.

Hélène. — Et notre Robote Hélène ?…

Docteur Gall. — Votre Robote préférée… Elle est restée chez moi. Elle est charmante et bête comme le printemps. Elle n'est bonne à rien, tout simplement.

Hélène. — Mais elle est si belle !

Docteur Gall. — Il n'est pas sorti d'œuvre plus parfaite des mains de Dieu. J'ai voulu la faire à votre image… Mon Dieu, quel échec !

Hélène. — Pourquoi un échec ?

Docteur Gall. — Parce qu'elle n'est bonne à rien. Elle n'a pas de vie. La beauté sans amour… c'est une beauté morte. Je regarde mon œuvre et j'en ai horreur, comme si j'avais créé un être estropié. Je la regarde et j'attends qu'un miracle survienne… Ah ! Hélène, Robote Hélène, jamais un souffle de vie ne traversera ton corps, tu ne seras jamais ni amante ni mère : tes mains si parfaites ne caresseront jamais ton nouveau-né, tu ne reverras jamais ta beauté dans la beauté de ton enfant…

Hélène *(se cachant le visage).* — Oh ! taisez-vous !

Docteur Gall. — Et je pense quelquefois, si tu t'éveillais, Hélène, ne fût-ce que pour un instant, ah ! tu pousserais un cri d'horreur ! Tu me tuerais peut-être, moi, qui t'avais créée, tu jetterais, peut-être, de ta faible main, une pierre dans ces machines qui engendrent des Robots et qui tuent le féminin.

Hélène. — Malheureuse Hélène !

(Un silence.)

Hélène. — Docteur…

Ddcteur Gall. — Madame…

Hélène. — Pourquoi les enfants ont-ils cessé de naître ?

Docteur Gall. — Nous ne le savons pas, madame Hélène.

Hélène. — Dites-le-moi !

Docteur Gall. — Parce qu'on fait des Robots. Parce qu'il y a une surabondance de la main-d'œuvre. Parce que les hommes deviennent pour ainsi dire… bref, parce qu'ils deviennent inutiles, vous comprenez…

Hélène. — Mais en quoi cela peut-il gêner les hommes ?

Docteur Gall. — Cela ne gêne que la nature.

Hélène. — Je ne comprends pas.

Docteur Gall. — C'est que la nature se conforme au besoin… Vous comprenez… L'homme est devenu un fossile. Mais qu'il ait commencé à disparaître au bout de trente misérables années de concurrence, c'est un phénomène biologique qui surpasse notre raison. Toutes les universités du monde demandent, par de longs mémoires, qu'on enraye la fabrication des Robots… sinon, disent-elles, l'humanité périra par la stérilité. Mais les actionnaires de R.U.R. ne veulent rien entendre, cela va sans dire ; tous les gouvernements du monde réclament une production plus grande pour renforcer les cadres des armées. Tous les fabricants du monde commandent des Robots comme des fous. Il n'y a rien à faire.

Hélène. — Et Domin, pourquoi n'enraye-t-il pas ?

Docteur Gall. — Excusez, madame, mais Domin à ses idées. On ne devrait pas laisser d'influence sur les choses d'ici-bas aux hommes qui ont leurs idées.

Hélène. — Quelqu'un demande-t-il qu'on cesse entièrement la fabrication ?

Docteur Gall. — Quelle idée ! Mais il serait malheureux !

Hélène. — Pourquoi ?

Docteur Gall. — Mais parce qu'il serait lapidé par l'humanité. Vous comprenez, c'est tout de même plus commode de laisser travailler les Robots à sa place.

Hélène. — Oh ! Gall, que deviendra l'humanité ?

Docteur Gall. — Mon Dieu, elle vivra tranquillement.

Hélène. — Comme une fleur stérile.

Docteur Gall. — Oui.

Hélène *(se levant).* — Dites, si quelqu'un arrêtait la fabrication de Robots d'un seul coup-

Docteur Gall *(se levant).* — Hum, ce serait, pour l'humanité, un coup terrible.

Hélène. — Pourquoi ?

Docteur Gall. — Parce que les hommes seraient forcés de retourner là, où ils étaient jadis. A moins que…

Hélène. — Dites !

Docteur Gall. — A moins qu'il ne soit trop tard pour y retourner…

Hélène *(auprès des fleurs de Hallemeier).* — Ces fleurs sont-elles stériles, elles aussi ?

Docteur Gall *(examinant les fleurs).* — Certainement, ce sont des fleurs dont on a artificiellement accéléré la croissance.

Hélène. — Pauvres fleurs stériles !

Docteur Gall. — Mais en revanche, elles sont très belles.

Hélène *(lui tendant la main).* — Merci, Gall. Vous m'avez appris beaucoup de choses !

Docteur Gall *(lui baisant la main).* — Cela veut dire que vous me congédiez ?

Hélène. — Oui, au revoir.

(Gall sort.)

Hélène *(seule).* — Fleur stérile… fleur stérile… *(Soudain décidée.)* Nounou ! *(Ouvrant la porte de gauche).* Nounou, viens ici ! Fais du feu, ici, dans la cheminée… Mais vite ! vite !

La voix de Nounou. — Mais oui, mais oui, on y va !

(Hélène, énervée, allant et venant dans la chambre,

s'arrêtant devant les fleurs, effeuillant une fleur,

elle remue les lèvres, elle sort en courant à gauche.)

(Un silence.)

Nounou *(sortant de la porte masquée et portant du bois).* — Du feu ! Tout d'un coup ! En plein été. Elle est partie, la petite écervelée. *(S'agenouillant près de la cheminée et faisant du feu.)* Du feu, en plein été ! Elle en a des idées ! Comme s'il n'y avait pas dix ans qu'elle est mariée. Eh ben, eh ben, est-ce que tu vas prendre… *(Regardant le feu.)* C'est comme un petit enfant ! *(Pause.)* Ça n'a pas un brin de raison ! Du feu en plein été ! *(Elle met du bois dans le feu.)* Comme un petit enfant.

Hélène *(rentrant de gauche et portant à pleins bras des vieux papiers, jaunis, couverts d'écritures).* — Eh bien, Nounou, y a-t-il du feu ? Attends… il faut que je brûle tout cela. *(Elle se met à genoux près du feu.)*

Nounou *(se levant).* — Qu'est-ce que c'est ?

Hélène. — Des vieilles, de très vieilles paperasses, Nounou ! Est-ce que je dois brûler ça.

Nounou. — Est-ce que cela ne sert à rien ?

Hélène. — A rien de bon.

Nounou. — Eh bien, brûlez-le.

Hélène *(jetant la première feuille au feu).* — Que dirais-tu, Nounou… si cela était de l'argent. Une immense somme d'argent.

Nounou. — Je dirais : brûlez ça ! Quand y a trop d'argent, c'est du mauvais argent.

Hélène *(brûlant d'autres feuilles).* — Et si c'était une invention, la plus grande invention au monde.

Nounou. — Je dirais : brûlez ça ! Toutes les inventions ne servent qu'à offenser le bon Dieu. C'est un blasphème que de vouloir améliorer le monde qu'il a créé.

Hélène *(continuant à brûler).* — Et dis-moi, Nounou, si je brûlais…

Nounou. — Mon Dieu, attention, ne vous brûlez pas !

Hélène. — Non. Mais dis…

Nounou. — Quoi ?

Hélène. — Rien, rien. Regarde ces feuilles ! Elles se tordent comme si elles étaient vivantes. Oh ! Nounou, c'est horrible !

Nounou. — Laissez-moi, je les ferai brûler.

Hélène. — Non, non, il faut que je le fasse moi-même. *(Elle jette la dernière feuille au feu.)* Tout doit brûler, tout… Regarde ces flammes ! C'est comme des bras, comme des langues, comme des figures… Oh ! couchez-vous, couchez-vous !

(Elle frappe le feu avec le fer à tisonner.)

Nounou. — Ça y est. C'est fini.

Hélène *(se lève, toute glacée d'horreur).* — Nounou !

Nounou. — Jésus mon Dieu, qu'est-ce que vous venez de brûler ?

Hélène. — Oh ! qu'ai-je fait ?

Nounou. — Mon Dieu, qu'est-ce que c'était ?

(Un rire d'homme à côté.)

Hélène. — Va-t'en, va-t'en, laisse-moi ! Entends-tu ! Ces messieurs rentrent !

Nounou. — Pour l'amour de Dieu, Hélène !

(Elle sort par la porte masquée.)

Domin *(ouvrant la porte à gauche).* — Entrez donc, mes enfants. Venez la féliciter.

(Entrent : Hallemeier, Gall, Alquist, tous en redingote, les

décorations en miniature, cravates, etc. Domin, le dernier.)

Hallemeier *(très haut).* — Mme Hélène, je viens… c'est-à-dire, nous venons tous…

Docteur Gall. — Au nom de la Maison Rossum…

Hallemeier. — Vous féliciter à l'occasion de votre grande journée.

Hélène *(leur serrant les mains).* — Je vous remercie, messieurs, de tout mon cœur. Fabry et Busman, où sont-ils ?

Domin. — Ils sont allés au port. C'est une heureuse journée, Hélène.

Hallemeier. — Une journée belle comme un bouton de fleur, comme une jolie fille. Mes enfants, il faut boire pour la célébrer.

Hélène. — Du whisky !

Docteur Gall. — Du vitriol, si vous voulez.

Hélène. — Avec soda ?

Hallemeier. — Que diable, soyons sobres ! Du whisky , tout pur !

Alquist. — Pas pour moi, merci !

Domin. — Ça sent le brûlé, ici. Qu'est-ce que c'est ?

Hélène. — Rien. Des vieux papiers.

(Elle sort à gauche.)

Domin. — Dites, mes gars, est-ce que je dois le lui dire ?

Docteur Gall. — Mais oui, puisqu'il n'y a plus de danger !

Hallemeier (*mettant ses bras au cou de Domin et de Gall).* — Ah ! ah ! ah ! ah ! Ah ! mes copains, que je suis content ! *(Tournant avec eux en ronde et chantant.)* — Il n'y a plus de danger ! Il n'y a plus de danger !

Hélène. (*apportant la bouteille et des verres).* — Qu'est-ce qu'il y a ?

Hallemeier. — Il y a que nous sommes gais. Et puis, nom d'un chien, il y a dix ans que vous êtes venue !

Docteur Gall. — Et après dix ans, minute par minute…

Hallemeier. — Il y a encore un navire qui approche. Eh bien. *(Il vide le verre.)* Ah ! c'est fort comme la joie.

Docteur Gall. — Madame, à votre santé !

(Il boit.)

Hélène. — Mais attendez, quel navire ?

Domin. — Quel qu'il soit, pourvu qu'il arrive à temps. Je bois à ce navire, mes gars !

(Il boit.)

Hélène *(versant).* — Vous en attendiez un ?

Hallemeier. — Ah ! ah ! l'on attendait ! Comme des Robinsons ! *(Levant son verre.)* Mme Hélène, à la santé de tout ce que vous voudrez ! A vos yeux, Mme Hélène ! Et maintenant que ce coquin de Domin raconte.

Hélène *(riant).* — Qu'est-ce qui s'est passé ?

Domin (se *jetant dans un fauteuil et allumant un cigare).* — Attends. Assieds-toi, Hélène. *(Levant un doigt. Un silence.)* Elle est finie.

Hélène. — Qui ça ?

Domin. — La révolte.

Hélène. — Quelle révolte ?

Domin. — La révolte des Robots. Tu comprends ?

Hélène. — Non, je ne comprends pas.

Domin. — Passez-moi le journal, Alquist. (*Alquist lui passe le journal. Domin l'ouvre et lit.)* « La première organisation de la race des Robots s'est constituée au Havre… et a publié un manifeste adressé à tous les Robots du monde. »

Hélène. — J'ai lu cela.

Domin *(fumant avec délice son cigare).* — Tu vois, Hélène. Cela signifie la révolution, tu sais la dévolution de tous les Robots du monde.

Hallemeier. — Tonnerre ! je voudrais bien savoir…

Domin *(tapant sur la table).* — Qui nous a joué ce tour-là ? Moi aussi. Personne ne pouvait faire bouger les Robots, aucun agitateur, aucun des sauveurs du monde et soudain… voilà !

Hélène. — Vous n'avez pas encore de nouvelles ?

Domin. — Non. C'est tout ce que nous savons pour l'instant, mais cela suffit, tu sais. Pense donc que les Robots ont entre leurs mains toutes les armes, tous les télégraphes, tous les chemins de fer, tous les navires, etc.

Hallemeier. — Et comptez que ces salauds sont un dixième du nombre total des hommes : il suffirait qu'ils soient un centième pour avoir notre peau.

Domin. — Oui, et maintenant, pense donc, le dernier paquebot t'apporte cette nouvelle. Et dès ce moment, le télégraphe se tait ; de vingt bateaux qui devaient arriver par jour, pas un seul n'arrive. Et voilà. Nous avons arrêté la fabrication et nous nous regardions l'un l'autre, en attendant que cela commence. N'est-ce pas, mes amis ?

Docteur Gall. — Vraiment, c'étaient de chaudes journées, Mme Hélène.

Hélène. — C'est pour cela que tu m'as offert cette canonnière, n'est-ce pas ?

Domin. — Oh ! non, ma petite ; il y a bien six mois que je l'avais commandée. Comme ça…, pour tous les cas. Mais aujourd'hui, ma foi, je croyais déjà qu'on y monterait. Cela en avait l'air, Hélène.

Hélène. — Pourquoi il y a six mois ?

Domin. — Eh, il y avait quelques symptômes, tu sais. Pas grand-chose. Mais cette semaine, Hélène, il y allait de la civilisation humaine ou je ne sais pas de quoi. A votre santé, mes gars ! Ah ! Que je suis content d'être au monde !

Hallemeier. — Tu parles, mon vieux ! Votre journée, M[me] Hélène !

(Il boit.)

Hélène. — Et c'est fini.

Domin. — Complètement fini.

Docteur Gall. — C'est-à-dire, il y a un navire qui arrive. Un navire de poste ordinaire, strictement d'après le tableau de service. Il jettera l'ancre à onze heures trente précises.

Domin. — La précision est une chose magnifique, mes enfants. Rien ne fortifie l'âme comme la précision. La précision, c'est l'ordre du monde. *(Il lève son verre.)* A la précision !

Hélène. — Eh bien, maintenant… tout est en ordre ?

Domin. — Presque. Ils ont coupé le câble, je crois. Mais puisque le tableau de service rentre en vigueur !…

Hallemeier. — Lorsque le tableau de service maritime est en vigueur, forcément, les lois humaines, les lois divines, les lois de l'univers, tout ce qui doit être en vigueur, est en vigueur. Le tableau de service… ça vaut mieux que l'Evangile, mieux qu'Homère, mieux que Pascal. Le tableau de service, c'est ce que l'esprit humain a donné de plus sublime ! Madame Hélène, je prends encore un verre.

Hélène. — Et pourquoi ne m'avoir rien dit ?

Docteur Gall. — Dieu nous en garde ! Nous aurions préféré nous faire couper la langue !

Domin. — Ce n'est pas pour toi, ces choses-là.

Hélène. — Mais si la révolution était venue jusqu'ici…

Domin. — Tu n'en aurais rien su non plus.

Hélène. — Comment ?

Domin. — On se serait embarqué sur ton *Ultimus* et on se serait tranquillement promené à travers les mers. Dans un mois,

Hélène, nous aurions dicté aux Robots ce qui nous passerait par la tête.

Hélène. — Oh ! Harry, je ne comprends pas.

Domin. — Parce que nous aurions emporté avec nous une chose à laquelle les Robots tiennent terriblement.

Hélène. — Quoi, Harry ?

DomiN. — Leur existence ou leur fin.

Hélène *(se levant).* — Qu'est-ce que c'est?

Domin *(se levant).* — Le secret de la fabrication. Le manuscrit du vieux Rossum. Il suffirait d'arrêter la fabrication pour un mois et les Robots seraient à genoux devant nous.

Hélène. — Pourquoi… pourquoi… ne me l'avoir pas dit ?

Domin. — *Nous* ne voulions pas t'effrayer inutilement.

Docteur Gall. — Ah ! ah ! Madame Hélène, c'était notre dernière carte. Je n'avais aucune peur de la victoire des Robots. Quelle idée, une victoire des Robots sur les hommes !

Alquist. — Vous êtes pâle, madame Hélène !

Hélène. — Pourquoi ne m'avoir rien dit ?

Hallemeier *(à la fenêtre).* — Onze heures trente. L'*Amélie* jette les ancres.

Domin. — C'est l'*Amélie ?*

Hallemeier. — Ah ! la bonne vieille *Amélie,* la même qui a amené madame Hélène, il y a dix ans.

Docteur Gall. — Oui, il y a dix ans, minute pour minute.

Hallemeier *(à la fenêtre).* — On porte des ballots. Oh ! oui, le courrier.

Domin. — C'est ce que Busman attend. Et Fabry nous apportera les premières nouvelles. Tu sais, Hélène, je suis très curieux de savoir comment s'en est débarrassée cette vieille Europe.

Hallemeier. — Admirablement, mon vieux. Quel dommage que nous n'y ayons pas assisté ! *(se détournant de la fenêtre.)* Ah ! mes enfants, quel courrier ce matin !

Hélène. — Harry !

Domin. — Qu'est-ce qu'il y a ?

Hélène. — Partons !

Domin. — Maintenant ! Voyons, voyons, Hélène.

Hélène. — Maintenant, aussi vite que possible. Vous tous ensemble !

Domin. — Pourquoi maintenant ?

Hélène. — Oh ! ne me le demande pas. Je t'en prie, Harry, je vous en prie, Gall, Hallemeier, Alquist, pour l'amour de Dieu, fermez l'usine et…

Domin. — Je regrette, Hélène, mais maintenant, aucun de nous ne pourrait partir.

Hélène. — Pourquoi?

Domin. — Parce que nous avons l'intention d'agrandir la fabrication de Robots.

Hélène. — Comment, maintenant, après la révolte des Robots.

Domin. — Justement, après cette révolte. Maintenant, nous nous mettrons à fabriquer des Robots nouveaux. Il n'y aura plus qu'une seule fabrique. Il n'y aura plus de Robots universels. Dans chaque pays, dans chaque Etat, nous fonderons une usine et ces nouvelles usines fabriqueront… sais-tu quoi ?

Hélène. — Non.

Domin. — Des robots nationaux.

Hélène. — Qu'est-ce que cela veut dire ?

Domin. — Cela veut dire que de chaque usine, il sortira des Robots de couleur et de langue différentes qui resteront étrangers les uns aux autres, étrangers comme des pierres ; jamais, plus jamais ils ne pourront s'entendre entre eux ; et que nous autres hommes, nous y ajouterons un peu de notre éducation, tu comprends, pour qu'un Robot haïsse d'une haine mortelle, éternelle, le Robot sorti d'une autre fabrique.

Hallemeier. — Tonnerre ! On fera des Robots nègres, et des Robots suédois, et des Robots italiens, et des Robots chinois… et que l'on vienne ensuite leur bourrer le crâne avec de l'organisation, solidarité, fraternité ! Pardon, madame Hélène, je me verse encore !

Docteur Gall. — Ne buvez plus, Hallemeier !

Hélène. — Harry, c’est abject !

Hallemeier *(levant son verre).* — Je bois à la création de cent nouvelles usines, madame Hélène ! *(Il boit et s’affaisse dans son fauteuil.)* Ah, ah, ah, ah ! Des Robots nationaux ! C’est épatant, mes gars !

Domin. — Maintenir l’humanité encore un siècle au pouvoir ! A tout prix, Hélène ! Laissez-lui un siècle pour croître encore, pour atteindre ce que, maintenant, elle peut atteindre enfin ! Je ne veux qu’un siècle pour l’homme nouveau ! Hélène, il y va de choses trop grandes. Nous ne pouvons plus reculer.

Hélène. — Harry, tant qu’il n’est pas trop tard, ferme l’usine, ferme-la !

Domin. — Maintenant on va s’y mettre en gros.

(Entre Fabry.)

Docteur Gall. — Eh bien, Fabry, quelles nouvelles ?

Domin. — Eh bien, qu’est-ce qu’il y a eu ?

Hélène *(serrant la main à Fabry).* — Merci de votre cadeau, Fabry.

Fabry. — Oh ! ce n’est rien, madame Hélène,

Domin. — Vous étiez dans le port, à l’arrivée du bateau. Qu’est-ce qu’ils disaient ?

Docteur Gall. — Parlez vite, vite !

Fabry *(sortant de sa poche une feuille de papier).* — Lisez ceci, Domin.

Domin *(déployant la feuille).* — Ah !

Hallemeier *(somnolant).* — Racontez quelque chose d’amusant.

Fabry. — Tout est en ordre… relativement. Cela s’est passé, en somme, comme on pouvait s’y attendre.

Docteur Gall. — N’est-ce pas qu’ils étaient magnifiques de courage ? Fabry. Qui ça ?

Docteur Gall. — Les hommes.

Fabry. — Oh ! oui. Naturellement. C’est-à-dire… Pardon, nous devrions nous réunir pour quelques instants pour…

Hélène. — Oh ! Fabry, vous avez de mauvaises nouvelles !

Fabry. — Non, non, au contraire. Mais je crois que nous passerons au bureau…

Hélène. — Mais restez. Je vous laisse. J'attends ces messieurs au déjeuner dans un quart d'heure.

Hallemeier. — Très bien !

(Hélène sort.)

Docteur Gall. — Qu'est-ce qui s'est passé ?

Domin. — Nom de nom !

Fabry. — Lisez à haute voix.

Domin *(lisant).* — « A tous les Robots du monde ! »

Fabry. — Il faut vous dire que l'*Amélie* a apporté des ballots entiers de ces feuilles volantes ; mais pas de courrier.

Hallemeier *(sursautant).* — Comment ! Mais elle est arrivée juste d'après le tableau de service.

Fabry. — Hum ! Les Robots aiment la précision. Lisez, Domin.

Domin *(lisant).* — « A tous les Robots du monde ! Nous, la première organisation de la race de Rossum's Universal Robots, nous déclarons l'homme ennemi et proscrit dans l'univers… » Nom d'un chien ! Qui est-ce qui leur a appris ces phrases…

Docteur Gall. — Continuez !

Domin. — Ce sont des bêtises ! Ils racontent qu'au point de vue de l'évolution, ils sont supérieurs à l'homme. Qu'ils sont plus intelligents et plus forts. Que l'homme est leur parasite. C'est tout simplement dégoûtant.

Fabry. — Lisez, lisez !

Domin *(lisant).* — « Robots du monde, nous vous ordonnons de massacrer l'humanité. Pas de quartier pour les hommes. Pas de quartier pour les femmes ! Ménagez les usines, les chemins de fer, les machines, les mines et les matières premières. Détruisez le reste. Ensuite, rentrez au travail. Le travail ne doit pas être arrêté. »

Docteur Gall. — C'est sinistre !

Hallemeier. — Ah ! les canailles !

Domin *(lisant).* — « Exécutez aussitôt l'ordre reçu ! Suivent des instructions précises. » Et cela se passe véritablement, Fabry ?

Fabry. — Il paraît.

Alquist. — C'est consommé.

(Busman entre en courant.)

Busman. — Eh bien, mes enfants, vous savez déjà ? C'est du propre, hein ?

Domin. — Vite, vite, embarquons-nous sur l'*Ultimus.*

Busman. — Attendez, Harry, attendez un instant. *(Il s'affale dans un fauteuil.)* Ah ! mes enfants, ce que j'ai couru !

Domin. — A quoi bon attendre ?

Busman. — Mais parce que cela ne va pas, mon petit. Il ne faut pas t'emballer. L'*Ultimus* est déjà pris par les Robots.

Docteur Gall. — Ça, c'est mauvais.

Domin. — Fabry, téléphonez à l'usine d'électricité…

Busman. — Fabry, mon petit, n'en faites rien. On nous a coupés.

Domin. — Bon. *(Il examine son revolver.)* J'y vais moi-même.

Busman. — Où ça ?

Domin. — A l'usine d'électricité. Il y a des hommes. Je les amènerai ici.

Busman. — Dites donc, Harry, vous feriez bien de ne pas y aller.

Domin. — Pourquoi ?

Busman. — Eh bien, parce qu'il me semble beaucoup que nous sommes cernés.

Docteur Gall. — Cernés ! *(Il court à la fenêtre.)* Hum ! vous avez presque raison.

Hallemeier. — Tiens, tiens, tiens ! Ça va vite !

(Hélène entre de gauche.)

Hélène. — Oh ! Harry, est-ce qu'il se passe quelque chose ?

Busman *(se lève d'un saut).* — Mes compliments, madame Hélène. Félicitations. Quelle glorieuse journée, hein ! Ah, ah, encore beaucoup de pareilles !

Hélène. — Merci, Busman. Qu'est-ce qui se passe, Harry ?

Domin. — Rien du tout. Attends encore un instant, veux-tu ?

Hélène. — Qu'est-ce que c'est, Harry ? *(Elle montre la feuille volante des Robots qu'elle cachait derrière le dos.)* Voilà ce qu'avaient les Robots à la cuisine.

Domin. — Déjà, même là ! Et où sont-ils ?

Hélène. — Ils sont partis. Il y en a tant autour de la maison !

(On entend siffler les sirènes des usines.)

Fabry. — Les sirènes des usines.

Busman. — C'est midi.

Hélène. — Harry, te rappelles-tu, il y a juste dix ans ?…

Domin *(regardant sa montre).* — Non, il n'est pas encore midi. C'est probablement… c'est plutôt…

Hélène. — Quoi ?

Domin. — L'alarme des Robots. L'assaut.

Rideau

ACTE II

Le même salon. Dans la chambre à gauche, Hélène *joue du piano. Dans le salon,* Domin *se promène de long en large. Gall regarde par la fenêtre et* Alquist *est assis dans un fauteuil, cachant son visage des mains.*

Docteur Gall. — Dieu, ils sont encore plus nombreux. Ils sont là, devant la grille du jardin, comme un mur. Mais pourquoi se taisent-ils ? C'est horrible, ce siège dans le silence.

Domin. — J'aimerais bien savoir ce qu'ils attendent. Ça doit commencer à chaque instant. Soudainement ! Ça doit écraser comme une avalanche. Nous sommes finis, Gall.

Alquist. — Quel est ce morceau que joue Mme Hélène ?

Domin. — Je ne sais pas. Elle étudie quelque chose.

Alquist. — Ah ! elle étudie encore ?

(Un silence.)

Docteur Gall. — Dites donc, Domin, nous avons sûrement commis une faute.

Domin *(s'arrêtant).* — Laquelle?

Docteur Gall. — Nous avons donné à nos Robots des visages trop pareils. Cent mille visages pareils qui sont tournés ici. Cent mille bulles de savon, sans expression aucune. C'est comme un cauchemar.

Domin. — Si les visages étaient plus variés…

Docteur Gall. — Le spectacle serait tout de même moins sinistre. *(Il se détourne de la fenêtre.)* C'est heureux qu'ils ne soient pas encore armés.

Domin. — Hum ! *(Il regarde, avec une jumelle, vers le port.)* Je voudrais savoir ce qu'ils déchargent de l'*Amélie*.

Docteur Gall. — Pourvu que cela ne soient pas des armes.

(De la porte masquée sort Fabry, à reculons,

traînant deux fils de fer électriques.)

Fabry. — Pardon. Posez le fil de fer, Hallemeier.

Hallemeier *(entrant à la suite de Fabry).* — Ouf ! Quel travail ! Quoi de neuf ?

Docteur Gall. — Rien. Le siège est complet : nous sommes cernés.

Hallemeier. — Nous avons fait des barricades dans les corridors et dans les escaliers. Dites donc, camarades, n'auriez-vous pas un peu d'eau ? Ah ! la voilà. *(Il boit.)*

Docteur Gall. — Qu'est-ce que tu vas faire de ce fil, Fabry ?

Fabry. — Tout de suite, tout de suite. Est-ce qu'il y a des ciseaux par là ?

Docteur Gall. — Je vais voir. *(Il cherche.)*

Hallemeier *(allant à la fenêtre).* — Nom d'un chien, ils sont encore plus nombreux.

Docteur Gall. — Des ciseaux de toilette, cela te suffit-il?

Fabry. — Donne. *(Il coupe le fil électrique de la lampe du bureau et y fait communiquer ses fils.)* Maintenant, nous pouvons électriser toute la grille du jardin. Malheur à celui qui y touche. Au moins, tant que les nôtres y sont.

Docteur Gall. — Où ça ?

Fabry. — A l'usine d'électricité, mon cher savant. Je l'espère au moins… *(Il va à la cheminée et allume une petite lampe électrique.)* Dieu soit loué, ils y sont. Et ils travaillent. *(Il éteint la lampe.)* Tant qu'elle luit, tout va bien.

Hallemeier (se *détournant de la fenêtre).* — Les barricades, ce n'est pas mauvais non plus, Fabry. Dites donc, quel est ce morceau que joue Mme Hélène ?

(Il passe vers la porte de gauche et écoute. Par la porte masquée entre Busman, traînant d'énormes livres de comptabilité, et culbute contre le fil de fer.)

Fabry. — Attention, Bus. Attention aux fils de fer.

Docteur Gall. — Allô, qu'est-ce que vous apportez ?

Busman. — Mes livres de compte, mes enfants. *(Il pose les livres sur la table.)* Je voudrais établir mon bilan avant de… avant de… Vous savez, cette année, je n'atteindrai pas jusqu'au nouvel an. Eh bien, qu'est-ce que vous dites de bon ? *(Il va à la fenêtre.)* Mais… c'est tout à fait tranquille, là-bas.

Docteur Gall. — Vous ne voyez rien ?

Busman. — Non, je ne vois qu'une étendue noire, très grande.

Docteur Gall. — Ce sont des Robots.

Busman. — C'est ça. Quel dommage que je n'y voie pas clair. *(Il se met à table et ouvre ses livres.)*

Domin. — Laissez ça, Busman. Les Robots de l'*Amélie* déchargent la cargaison : des armes.

Busman. — Eh bien, quoi ? Comment voulez-vous que je les en empêche ?

Domin. — Nous ne pouvons pas les en empêcher.

Busman. — Eh bien, laissez-moi compter. *(Il se met au travail.)*

Fabry. — Ce n'est pas encore fini, Domin. Nous avons mis douze cents volts dans la grille et…

Domin. — Attendez, l'*Ultimus* vient de diriger ses canons contre nous.

Docteur Gall. — Qui ça ?

Domin. — Les Robots de l'*Ultimus.*

Fabry. — Hum, en ce cas, naturellement… en ce cas… c'en est fait de nous, mes amis. Les Robots se connaissent à la guerre.

Docteur Gall. — Alors, nous…

Domin. — Oui. C'est fatal.

(Un silence.)

Docteur Gall. — G'est un crime de la part de la vieille Europe que d'avoir appris aux Robots à faire la guerre. Est-ce qu'elle ne pouvait pas nous ficher la paix avec sa politique ? C'était un crime que de transformer le travail vivant en soldats.

Alquist. — Le crime, c'était de fabriquer des Robots.

Domin. — Non, Alquist, même aujourd'hui, je ne le regrette pas.

Alquist. — Même aujourd'hui ?

Domin. — Même aujourd'hui, le dernier jour de la civilisation. Ce fut une grande chose.

Busman *(à mi-voix).* — Trois cent seize millions…

Domin *(lourdement).* — C'est notre heure suprême, Alquist : notre voix vient déjà presque de l'outre-tombe. Ce ne fut pas un méchant rêve, Alquist, que de briser la servitude du travail, du travail humiliant et terrible que l'homme devait supporter, la servitude d'une corvée impure et meurtrière. Oh ! Alquist, le travail était trop dur. La vie était trop dure à vivre. Et vaincre tout cela…

Alquist. — Ce n'était pas le rêve des deux Rossum. Le vieux Rossum ne pensait qu'à ses tours de passe-passe impies, et le jeune ne songeait qu'à gagner des milliards. Et ce n'est pas de cela non plus que rêvent vos R.U.R. actionnaires. Leur rêve c'est leur dividende. Et c'est à cause de leur dividende que l'humanité va périr,

Domin *(agacé).* — Le diable emporte leurs dividendes. Croyez-vous que je travaillerais une heure seulement pour eux ? *(Il frappe sur la table.)* C'est pour moi que je le faisais, entendez-vous ? Pour me contenter moi-même. J'ai voulu que l'homme devînt le maître. Qu'il ne vécût plus pour un morceau de pain seulement. J'avais toujours le dégoût de l'humiliation et de la douleur, j'avais l'horreur de la misère. J'ai rêvé une génération nouvelle. J'ai voulu, j'ai cru.

Alquist. — Eh bien ?

Domin (*plus bas).* — J'aurais voulu faire de l'humanité une sorte d'aristocratie du monde. Des hommes sans entrave, libres et souverains. Et même plus que les hommes.

Alquist. — Des surhommes, quoi ?

Domin. — Oui. Oh ! avoir seulement un siècle devant soi. Un siècle encore pour former l'humanité future.

Busman *(à mi-voix).* — Report : trois cent soixante-dix millions. C'est ça.

(Un silence.)

Hallemeier *(près de la porte à gauche*). — Dites donc. La musique c'est tout de même une grande chose. Vous auriez dû écouter. Ceci rend l'homme plus fin, ça le dématérialise, pour ainsi dire…

(Un silence.)

Hallemeier *(il va à la fenêtre).* — Je deviens gourmand, nom d'un chien… Nous aurions dû nous y mettre plus tôt. *(Il regarde au dehors.)*

Fabry. — Où ça ?

Hallemeier. — Mais à la gourmandise. Aux belles choses. Nom de nom, il y a tant de belles choses. Le monde était beau… pendant que nous autres… ici… Dites, dites, est-ce que nous en avons joui, nous autres ?

Busman *(à mi-voix).* — Quatre cent cinquante-deux millions, très bien.

Hallemeier *(à la fenêtre).* — Ce fut une grande chose que la vie. Ah ! mes amis, la vie était… Dites donc… Fabry, lâchez un peu de courant dans votre grille.

Fabry. — Pourquoi ?

Hallemeier. — Ils y touchent.

Docteur Gall *(à la fenêtre).* — Allez-y.

(Fabry tourne le commutateur.)

Hallemeier. — Peste ! Ça les a contournés ! Deux, trois, quatre morts.

Docteur Gall. — Ils reculent.

Hallemeier, — Il y en a cinq de tués.

Docteur Gall *(se détournant de la fenêtre).* — Premier choc.

Fabry. — Sentez-vous la mort ?

Hallemeier *(content).* — Il n'en reste plus que du charbon. Rien que du charbon. Ah ! ah ! Il ne faut pas se laisser faire. *(Il s'assied.)*

Domin *(se frottant le front).* — Il y a peut-être un siècle que nous sommes morts, peut-être ne sommes-nous que des revenants. Peut-être sommes-nous morts depuis très longtemps et nous ne revenons que pour répéter machinalement ce que nous avons déjà dit une fois… avant la mort. J'ai l'impression d'avoir déjà vécu tout cela. Il me semble d'avoir déjà eu, un coup de revolver… là… dans le cou. Et vous, Fabry ?

Fabry. — Et moi ?

Domin. — Fusillé.

Hallemeier. — Diable, et moi ?

Domin. — Poignardé.

Hallemeier. — Ah ! ah ! Mon vieux ! Quelle bêtise ! Moi… poignardé ! Je ne me laisserai pas faire.

(Un silence.)

Hallemeier. — Pourquoi vous taisez-vous, tas de fous ? Parlez donc, nom de nom.

Alquist. — A qui, à qui la faute ? A qui la faute de tout cela ?

Hallemeier. — Voyons, pas de bêtises. A personne. Les Robots ont changé, paraît-il. Qui est-ce qui est responsable des Robots ?

Alquist. — Tout est massacré. Toute l'humanité. Le monde entier. *(Il se lève.)* Regardez, regardez ces ruisseaux de sang sur chaque seuil. Des ruisseaux de sang qui coulent de toutes les maisons. Ô mon Dieu, mon Dieu, à qui la faute ?

Busman *(à mi-voix).* — Cinq cent vingt millions. Sapristi, un demi-milliard !

Fabry. — Je crois que… vous exagérez. Voyons, il n'est pas si facile de massacrer l'humanité entière.

Alquist. — J'accuse la science. J'accuse la technique. J'accuse Domin et moi-même. Nous tous. Nous sommes coupables, nous. Pour

notre manie des grandeurs, pour des profits de je ne sais qui, pour les progrès, pour je ne sais quelles énormes choses, nous avons tué l'humanité. Eh bien, bourrez-vous-en, de votre grandeur. Eh bien, jouissez…

Hallemeier. — Crois-tu, mon vieux, que les hommes se laissent faire si facilement ?

Alquist. — C'est notre faute, c'est notre faute.

Docteur Gall *(s'essuyant le front).* — Laissez-moi parler ! C'est moi qui suis le coupable de tout ce qui s'est passé.

Fabry. — Vous, Gall ?

Docteur Gall. — Oui, laissez-moi m'expliquer. J'ai changé les Robots. Busman, jugez-moi, vous aussi.

Busman. — Eh bien, voyons, qu'est-ce que vous avez ?

Docteur Gall. — J'ai changé le caractère des Robots. J'ai changé leur fabrication, c'est-à-dire quelques-unes de leurs qualités physiques, vous comprenez ? Surtout… j'ai augmenté leur… irritabilité.

Hallemeier *(sursautant).* — Nom de nom, pourquoi cela justement ?

Busman. — Pourquoi l'avoir fait ?

Fabry. — Pourquoi n'avoir rien dit ?

Docteur Gall. — Je l'ai fait en secret et pour mon compte. Je les transformais en hommes. Je les ai améliorés. Dès maintenant, ils nous dépassent sur certains points. Ils sont plus forts que nous.

Fabry. — Ça n'a rien à faire avec la révolte des Robots ?

Docteur Gall. — Oh ! beaucoup ! Tout, je crois. Ils ont cessé d'être des machines. Ils ont conscience de leur supériorité et ils nous haïssent. Ils haïssent tout ce qui est humain. Jugez-moi.

Domin. — Des morts jugeront un mort.

Fabry. — Docteur Gall, vous avez changé la fabrication des Robots ?

Docteur Gall. — Oui.

Fabry. — Aviez-vous conscience des suites possibles de votre expérience ?

Docteur Gall. — J'avais le devoir de compter sur cette possibilité.

Fabry. — Pourquoi l'avez-vous fait ?

Docteur Gall. — Pour mon compte. C'était mon expérience personnelle.

(Hélène entre à gauche. Tous se lèvent.)

Hélène. — Il ment. C'est honteux. Oh ! Gall, comment pouvez-vous mentir comme cela ?

Fabry. — Pardon, madame Hélène…

Hélène. — Gall est innocent, entendez-vous ? Innocent.

Domin. — Pardon, Gall avait ses devoirs.

Hélène. — Non, Harry, il l'a fait, parce que je l'ai voulu, moi. Dites, Gall, dites, depuis combien d'années je vous demandais de…

Docteur Gall. — Je l'ai fait sous ma propre responsabilité.

Hélène. — N'en croyez rien. Harry, je lui avait demandé de donner aux Robots une âme.

Domin. — Il ne s'agit pas d'âme, Hélène.

Hélène. — Non, laisse-moi parler. C'est ce qu'il disait aussi : il disait que tout ce qu'il pourrait faire, c'était de changer la… la… la corrélation.

Hallemeier. — La corrélation physiologique, n'est-ce pas ?

Hélène. — Oui, quelque chose dans ce genre. Ah ! Harry, comme ils me faisaient pitié.

Domin. — C'était une grande… légèreté, Hélène.

Hélène *(s'asseyant).* — Tu crois, que c'était de la légèreté ? Mais, j'ai médité pendant dix ans… Mais, Nouonu dit que les Robots…

Domin. — Voyons, laisse la Nounou.

Hélène. — Non, Harry, il ne faux pas la mépriser. C'est la voix du peuple. Des milliers d'années parlent par sa bouche et ce n'est que le présent qui parle par la vôtre. Vous n'y comprenez rien !!!

Domin. — Ne t'égare pas, voyons.

Hélène. — J'avais peur des Robots.

Domin. — Pourquoi ?

Hélène. — Qu'ils ne nous haïssent…

Alquist. — C'est fait.

Hélène. — Et alors… j'avais cru… que s'ils étaient comme nous, ils nous comprendraient… qu'ils ne pourraient plus nous haïr… étant un peu hommes. C'était si terrible de ne pouvoir s'entendre avec eux. Il y avait un tel éloignement entre nous et entre eux. Et voilà pourquoi ! Tu sais !

Domin. — Continue donc.

Hélène. — Voilà pourquoi j'avais prié le docteur Gall de changer les Robots. Je te jure qu'il ne voulait pas, lui.

Domin. — Mais, il l'a fait.

Hélène. — Parce que je l'ai voulu.

Docteur Gall. — Je l'ai fait pour moi-même, c'était une expérience.

Hélène. — Oh ! Gall, ce n'est pas vrai. Je savais bien à l'avance que vous ne pourriez pas me le refuser.

Domin. — Pourquoi ?

Hélène. — Tu le sais bien, Harry.

Domin. — Oui. Parce qu'il t'aime, comme tous les autres.

(Un silence.)

Hallemeier *(allant à la fenêtre).* — Ils sont encore plus nombreux. C'est comme si la terre en suait.

Domin. — Docteur Gall, comment mettrez-vous d'accord vos… vos extravagances… avec votre contrat de service ?

Busman. — Pardon, Domin. Quand est-ce que vous avez commencé au juste à faire vos petits tours, Gall ?

Docteur Gall. — Il y a trois ans.

Busman. — Bon. Et combien de Robots avez-vous réformés en tout ?

Docteur Gall. — Je ne faisais que des expériences. Il y en avait quelques centaines.

Busman. — Bon, merci bien. Eh bien, mes enfants, en voilà assez. Cela veut dire que sur un million de bons vieux Robots, il y en un de réformé, vous comprenez ?

Domin. — Et cela veut dire ?

Busman. — Qu'au point de vue pratique, le coup de Gall n'a pas la moindre portée.

Fabry. — Busman a raison.

Busman. — Je crois bien, mon vieux. Savez-vous, mes enfants, ce qui a causé toute cette sale purée ?

Fabry. — Eh bien ?

Busman. — Le nombre. Nous en avons fait trop, de Robots. Ma foi, il fallait s'y attendre : le jour où les Robots seront plus forts que l'humanité, c'était fatal. Ah ! ah ! et nous avons fait notre possible que ce jour arrivât aussitôt que possible… vous, Domin ; vous, Fabry, et moi, le bonhomme Busman.

Domin. — Vous croyez donc que c'est nous, les coupables ?

Busman. — Elle est bonne, celle-là. Vous croyez donc que c'est le directeur qui est le maître de la fabrication ? Quelle blague. C'est la demande qui dirige la fabrication. Le monde entier voulait avoir ses Robots. Nous ne faisions que glisser avec l'avalanche de la demande et, chemin faisant, nous bavardions sur la technique, sur la question sociale, sur le progrès et sur d'autres sujets très intéressants. Comme si nos petits discours avaient la moindre influence sur la direction par où l'avalanche doit passer. Cependant tout cela marchait par la force d'inertie plus vite, plus vite, toujours plus vite. Et chaque misérable sale commande ne faisait qu'ajouter un petit caillou à l'avalanche. C'est comme ça, mes enfants.

Hélène. — Mais, c'est scandaleux, Busman.

Busman. — Oui, Mme Hélène, vous avez raison. Moi aussi, j'avais mon rêve. Vous savez, un rêve, busmanesque sur le nouvel ordre des choses dans le monde ; un très bel idéal, madame Hélène. Mais l'autre jour, en faisant mon bilan, l'idée m'est venue que ce ne sont pas les grands rêves qui font l'histoire, mais les tout petits besoins de toutes les petites gens honnêtes, un peu voleurs et égoïstes, c'est-à-dire, les besoins de tous. Toutes les idées, tous les amours, tous les projets et tous les héroïsmes ne sont bons que pour s'en faire empailler pour le musée de l'Univers avec l'inscription : « Voici l'homme », un point. Et maintenant, pourriez-vous me dire ce que nous allons faire ?

Hélène. — Busman, c'est donc pour cela que nous devons périr ?

Busman. — Oh ! ce n'est pas gentil, ce que vous dites-là, Mme Hélène. Nous ne voulons pas périr, voyons. Moi, au moins, je veux encore vivre quelque temps.

Domin. — Qu'est-ce que vous voulez faire ?

Busman. -— Mais, mon petit Domin, je veux m'en tirer.

Domin *(s'arrêtant devant lui).* — Et comment ?

Busman. — Mais, à l'amiable. J'agis toujours à l'amiable, moi. Donnez-moi les pleins pouvoir, et moi, je vais arranger ça avec les Robots.

Domin. — A l'amiable ?

Busman. — Cela va de soi… Mettons que je leur dirai : Messieurs les Robots, vos seigneuries, vous avez tout. Vous avez la puissance, la raison, les armes ; mais nous autres, nous avons un libellé très intéressant : c'est une vieille, une sale paperasse jaunie…

Domin. — Le manuscrit de Rossum ?

Busman. — Oui. Et c'est là-dedans, leur dirais-je, qu'on trouve l'histoire de vos augustes origines, la recette de votre noble fabrication etc. Messieurs les Robots, sans ce griffonnage, vous ne parviendrez jamais à fabriquer un seul collègue Robot d'ici vingt ans, ne vous en déplaise, vous serez crevés tous comme des éphémères. Et ce serait dommage, messieurs. Savez-vous, leur dirais-je, vous allez nous laisser nous embarquer, nous autres hommes de l'île de Rossum, sur le petit bateau que voilà. En revanche, nous vous vendrons la fabrique et le secret de la fabrication. Laissez-nous partir en paix et nous vous laisserons fabriquer vingt mille, cinquante mille, cent mille pièces par jour, comme vous voudrez. C'est une affaire, honnête, messieurs les Robots. Donnant, donnant. Voici ce que je leur dirais, mes enfants.

Domin. — Et vous croyez Busman, que nous pourrons lâcher là fabrication d'entre nos mains ?

Busman. — Je crois que oui… Ou bien nous vendrons le secret, ou bien, ils le trouveront ici. Comme vous voudrez.

Domin. — Mais nous pouvons aussi détruire le manuscrit, Busman.

Busman. — Mais certainement, nous pouvons détruire tout. Non seulement le manuscrit, nous pouvons nous détruire nous-mêmes… avec d'autres. Faites comme vous entendez.

Hallemeier *(se détournant de la fenêtre).* — Dites donc, il a raison.

Domin. — Nous, nous devrions vendre la fabrication ?

Busman. — Comme vous voulez.

Domin. — Nous sommes là, une trentaine d'hommes. Devons-nous vendre la fabrication et sauver des âmes humaines ? Ou bien, devons-nous la détruire… et… et nous détruire tous en même temps ?

Hélène. — Harry, je t'en supplie…

Domin. — Attends, Hélène. La question est trop grave. Eh bien, mes enfants, vendre ou détruire ? Fabry.

Fabry. — Vendre.

Domin. — Gall ?

Gall. — Vendre.

Domin. — Hallemeier ?

Hallemeier. — Mais vendre, certainement.

Domin. — Alquist ?

Alquist. — Que la volonté de Dieu soit faite !

Busman. — Vous êtes fou ! Vendre le manuscrit tout entier !

Domin. — Pas d'escroquerie, Busman, s'il vous plaît !

Busman. — Eh bien ! faites comme vous voulez, mais alors…

Domin. — Alors quoi ?

Bussman. — Je propose de leur vendre seulement une partie du manuscrit, avec laquelle ils ne pourront rien faire. Ils nous laisseront embarquer sur votre *Ultimus.* Et quand nous serons en pleine mer, nous ferons sauter toute l'usine avec nos canons.

Fabry. — Oh ! non, non…

Domin. — Vous n'êtes pas un gentilhomme, Busman.

Busman *(se lève).* — C'est incroyable, nom d'un chien ! Vous, fabricants d'hommes artificiels, vous voulez encore être honnêtes…

Domin. — Quand une chose est vendue, elle est vendue.

Fabry. — Nous sommes des fabricants, mais pas des…

Gall. — Taisez-vous et vendez tout le manuscrit.

Domin. — C'est la fin de l'histoire de l'humanité, la fin de la civilisation…

Hallemeier. —Nom d'un chien, vendez.

Domin. — Bien, messieurs.

Hélène. — Et moi, tu ne me demandes pas ?

Domin. — Non, mon enfant. La responsabilité est trop grande, tu sais ? Ce n'est rien pour toi.

Fabry. — Qui est-ce qui ira comme parlementaire ?

Domin. — Attendez que j'apporte le manuscrit. *(Il sort à gauche.)*

Hélène. — Harry, pour l'amour de Dieu, Harry n'y va pas.

(Un silence.)

Fabry *(regardant par la fenêtre).* — Ah ! pouvoir t'échapper, mort à mille têtes, pouvoir t'échapper, ô matière révoltée, foule démente, ô déluge, ô déluge pouvoir, une fois encore, sauver la vie humaine, sur un seul bateau…

Docteur Gall. — N'ayez pas peur, Mme Hélène ; on s'en ira loin d'ici et l'on fondera une colonie humaine modèle, nous recommencerons la vie…

Hélène. — Oh ! taisez-vous, Gall !

Fabry. — La vie en vaut la peine, Mme Hélène ; et tant que ce sera entre nos mains, nous en ferons quelque chose, quelque chose que nous avons négligé jusqu'à présent. Ce sera un Etat minuscule ne possédant qu'un seul navire ; Alquist construira une maison pour nous et c'est vous qui régnerez sur nous : Il y a en nous tant d'amour, tant d'envie de vivre.

Hallemeier. — Je te crois, mon vieux.

Busman. — Eh bien, quant à moi, je ne demande qu'à recommencer : Très simplement, comme dans l'Ancien Testament, à la façon des pâtres. Oh ! mes enfants, voilà ce qui m'irait bien. De la tranquillité, du grand air…

Fabry. — Et notre petit Etat pourrait devenir l'embryon de l'humanité future. Vous savez, un îlot où l'humanité se cramponnerait, où elle reprendrait peu à peu, ses forces — forces morales et physiques. Et ma foi, j'ai la foi que dans quelques centaines d'années elle pourrait repartir à la conquête du monde.

Alquist. — Vous avez la foi, dès aujourd'hui ?

Fabry. — Dès aujourd'hui. Et j'ai la foi qu'elle finira par le reconquérir. Que l'homme redeviendra maître des terres et des mers, qu'il engendrera des héros sans nombre qui porteront leur âme enflammée en tête de l'humanité. Et j'ai la foi, Alquist, qu'il rêvera de conquérir les planètes et les soleils.

Busman. — Amen. Vous voyez, Mme Hélène, que la situation n'est pas si mauvaise.

(Domin ouvrant brusquement la porte.)

Domin (*d'une voix enrouée).* — Où est le manuscrit du vieux Rossum ?

Busman. — Dans votre coffre-fort. Où serait-il donc ?

Domin. — Où est le manuscrit du vieux Rossum ? Qui est-ce qui l'a… volé ?

Docteur Gall. — Impossible !

Hallemeier. — Nom de nom ! Voyons, ce n'est pas…

Busman. — Oh ! là ! là ! pas possible !

Domin. — Silence. Qui est-ce qui l'a volé ?

Hélène *(se levant).* — Moi.

Domin. — Où l'as-tu mis ?

Hélène. — Harry, Harry, je te dirai tout. Pour l'amour de Dieu, pardonne-moi.

Domin. — Où l'as-tu mis ? Vite.

Hélène. — Ce matin… j'ai brûlé les deux copies…

Domin. — Brûlé ? Ici, dans cette cheminée ?

Hélène *(se jetant à genoux).* — Mon Dieu, Harry!

Domin *(courant à U cheminée).* — Brûlé ! *(Il se met à genoux devant la cheminée et il fouille.)* Rien, rien que des cendres. Ah ! voici *(il retire un morceau de papier brûlé et lit*) En ajoutant…

Docteur Gall. — Faites voir. *(Il prend le papier et lit)* « En ajoutant du biogène dans… » C'est tout.

Domin *(se levant).* — C'est bien une feuille du manuscrit ?

Docteur Gall. — Oui.

Domin. — Eh bien, nous sommes perdus.

Hélène. — Oh ! Harry…

Domin. — Lève-toi, Hélène.

Hélène. — Harry, Harry, je te dirai tout ; Pour l'amour de Dieu, pardonne-moi.

Domin. — Mais oui, seulement lève-toi, entends-tu ? Je ne peux pas supporter que tu…

Fabry *(la levant).* — Ne vous tourmentez pas, je vous en prie.

Hélène *(se levant).* — Oh ! Harry, qu'ai-je fait ?

Domin. — Bien oui, tu vois… Assieds-toi, je t'en prie.

Hallemeier. — Comme elles tremblent, vos petites mains.

Busman. — Ah ! ah ! mais Mme Hélène, voyons. Gall et Hallemeier savent certainement par cœur ce qu'il y avait dedans.

Hallemeier. — Certainement. C'est-à-dire, quelque chose au moins.

Docteur Gall. — Oui, presque tout, excepté la fabrication du biogène et puis…, et puis… l'enzyme Oméga. On les faisait si rarement, puisqu'une dose minime était suffisante.

Busman. — Qui est-ce qui les faisait ?

Docteur Gall. — Moi-même… de temps à autre… toujours d'après le manuscrit. C'est trop compliqué, vous savez.

Busmân. — Ben quoi, est-ce que ces deux tisanes-là sont si importantes que cela ?

Hallemeier. — Certainement, un peu.

Docteur Gall. — C'est-à-dire, c'est d'elles que dépend que les Robots vivent. C'était là le véritable secret.

Domin. — Dites, Gall, vous ne pourriez donc pas composer la recette de Rossum par cœur ?

Docteur Gall. — C'est absolument impossible.

Domin. — Tâchez de vous le: rappeler, Gall. Il y va de notre vie à tous.

Docteur Gall. — Impossible. Sans faire des expériences, c'est impossible.

Domin. — Et si vous en faisiez, des expériences…

Docteur Gall. — Cela pourrait durer des années… Et encore… Je ne suis pas le vieux Rossum.

Domin *(se tournant vers la cheminée).* — Eh bien, ceci c'était le plus grand triomphe de l'esprit humain, mes enfants. Cette cendre-là. *(Il y donne un coup de pied.)* Et maintenant, que faire ?

Busman *(pris d'un effroi désespéré).* — Grand Dieu ! Grand Dieu !

Hélène *(se levant).* — Harry! Qu'est-ce que j'ai fait.

Domin. — Sois tranquille, Hélène. Dis-moi, pourquoi l'as-tu brûlé ?

Hélène. — C'est moi qui vous ai fait périr.

Busman. — Grand Dieu ! nous sommes perdus.

Domin. — Silence, Busman. Dis-moi, Hélène, pourquoi l'as-tu fait ?

Hélène. — Je voulais… je voulais partir avec vous tous. Je voulais qu'il n'y eût plus d'usine, ni rien… C'était si terrible.

Domin. — Quoi, Hélène ?

Hélène. — Que l'humanité fût devenue une fleur stérile.

Domin. — Je ne comprends pas.

Hélène. — Que les enfants aient cessé de naître. C'est tellement horrible, Harry. Si l'on continuait à faire des Robots, il n'y aurait plus jamais d'enfants. Nounou a dit que c'était le châtiment. Tout le monde, tout le monde disait que les hommes ne pouvaient plus naître parce qu'on faisait tant de Robots. C'est pour cela, et rien que pour cela, entends-tu…

Domin. — C'est donc à cela que tu pensais, ma pauvre Hélène.

Hélène, — Oui. Oh ! Harry, j'étais si pleine de bonnes intentions.

Domin *(essuyant la sueur).* — Nous étions tous pleins de trop bonnes intentions, nous autres hommes.

Fabry. — Vous avez bien fait, madame Hélène. Les Robots ne pourront plus se multiplier. Ils s'éteindront. Dans vingt ans…

Hallemeier. — Il n'y aura plus un seul de ces bandits.

Docteur Gall. — Et l'humanité subsistera. Dans vingt ans, le monde lui appartiendra de nouveau : ne fût-ce qu'un couple de sauvages sur la moindre petite île…

Fabry. — … ce sera le commencement. Et tant qu'il y a un commencement, tout va bien. Dans mille ans, ils pourront arriver où nous sommes maintenant, et ensuite, ils continueront…

Domin. — Pour réaliser ce que nous n'avons pu que balbutier dans nos idées.

Busman. — Attendez ! Idiot que je suis ! Bon Dieu, comment se fait-il que je n'y aie pas songé depuis longtemps ?

Hallemeier. — Qu'est-ce que vous avez ?

Busman. — Cinq cent vingt millions en billets de banque et en chèques. Un demi-milliard dans la caisse. Pour un demi-milliard, ils vendront ! Pour un demi-milliard…

Docteur Gall. — Vous êtes fou, Busman.

Busman. — Je ne suis pas un gentleman… Mais pour un demi-milliard…

Domin. — Où allez-vous ?

Busman. — Laissez-moi, laissez-moi. Pour un demi-milliard, on vend tout. *(Il sort.)*

Hélène. — Que veut-il faire ? Qu'il reste avec nous.

(Un silence.)

Hallemeier. — Oh ! il fait lourd.

Docteur Gall. — C'est l'agonie qui commence.

Fabry *(regardant par la fenêtre).* — Ils sont comme pétrifiés. Comme s'ils attendaient que quelque chose descende sur eux. Leur silence engendre je ne sais quoi d'horrible.

Docteur Gall. — L'âme de la foule.

Fabry. — Peut-être. Cela plane sur eux… comme une vibration.

Hélène *(s'approchant de la fenêtre).* — Ah ! Jésus. C'est sinistre, Fabry.

Fabry. — Il n'est rien de plus sinistre qu'une foule. Voyez-vous celui qui est au premier rang ? C'est leur chef.

Hélène. — Lequel ?

Hallemeier *(allant à la fenêtre).* — Montrez-le-moi.

Fabry. — Celui qui penche la tête. Ce matin, il parlait dans le port.

Hallemeier. — Ah ! oui, celui à la grande caboche. Il la relève maintenant, le voyez-vous ?

Hélène. — Gall, c'est Radius.

Docteur Gall *(s'approchant de la fenêtre).* — Oui, c'est lui.

Hallemeier *(ouvrant la fenêtre).* — Il me déplaît. Dites, Fabry, est-ce que vous atteindriez une cuvette à cent pas ?

Fabry. — Je l'espère.

Hallemeier. — Essayez-le donc.

Fabry. — Bon. *(Il sort son revolver et vise.)*

Hélène. — Pour l'amour de Dieu, Fabry, ne tirez pas.

Fabry. — C'est leur chef.

Hélène. — Cessez donc. Il regarde ici.

Docteur Gall. — Tirez donc, sacré nom d'un chien !

Hélène. — Je vous en supplie, Fabry !

Fabry *(baissant l'arme).* — Soit.

Hallemeier *(menaçant du poing).* — Bandit.

(Un silence.)

Fabry *(se penchant au-dehors).* — Voilà Busman qui sort. Que diable yeut-il faire au-dehors ?

Docteur Gall. — Il porte des paquets, des papiers. Hallemeier. — C'est de l'argent, des paquets d'argent. A quoi ça sert-il ? Allô, Busman !

Domin. — Voudrait-il racheter sa vie ? *(Il appelle.)* Busman, vous êtes devenu fou !

Docteur Gall. — Il fait semblant de ne pas entendre. Il court à la grille.

Fabry. — Busman !

Hallemeier *(rugissant).* — Busman ! Rentrez donc !

Docteur Gall. — Il parle aux Robots. Il montre l'argent. Il nous désigne…

Hélène. — Il veut nous racheter.

Fabry. — Pourvu qu'il ne touche pas à la grille.

Docteur Gall. — Ah ! ah ! Les gestes qu'il fait.

Fabry *(criant).* — Au diable, Busman. Ne touchez pas à la grille ! *(Il se retourne.)* Vite, coupez !

Docteur Gall. — Oh ! oh ! oh !

Hallemeier. — Bon sang de bon sang !

Hélène. — Mon Dieu, qu'est-ce qu'il a ?

Domin *(éloignant Hélène de la fenêtre).* — Ne regarde pas.

Hélène. — Pourquoi est-il tombé ?

Fabry. — Tué par le courant.

Docteur Gall. —Mort.

Alquist *(se levant).* — Le premier.

(Un silence.)

Fabry. — Il est étendu, là-bas, pressant un demi-milliard sur son cœur, un génie de finances.

Domin. — Ce fut… mes amis… ce fut un héros à sa façon. Un grand camarade… capable de sacrifice…

Docteur Gall *(à la fenêtre).* — Vois-tu, Busman, il n'y a jamais eu de roi qui eût une tombe comme toi. Un demi-milliard sur le cœur.

Mais cela a l'air d'une poignée de feuilles mortes jetée sur un écureuil mort, mon pauvre vieux Busman.

Hallemeier. — Dites donc, ce fut… il n'y a pas à dire… Il voulait nous sauver.

Alquist *(joignant les mains).* — Amen.

(Un silence.)

Docteur Gall. — Entendez-vous ?

Domin. — Un grondement. C'est comme du vent.

Docteur Gall. — Comme un lointain orage.

Fabry *(allumant la lampe électrique sur la cheminée).* — Luis donc, cierge de l'humanité. Les dynamos marchent encore, les nôtres y sont toujours. Tenez bon, hommes de l'usine électrique.

Hallemeier. — Ce fut une grande chose que d'être homme. Ce fut une chose immense. Un million de consciences bourdonnent en moi, comme dans une ruche. Des millions d'âmes se réunissent, en volant, en moi. Ah ! mes amis, ce fut une grande chose.

Fabry. — Tu brilles toujours, petite lumière ingénieuse, tu resplendis toujours, ô radieuse, inextinguible pensée ! Science, qui sais, ô la belle création des hommes ! Incandescente étincelle de l'esprit !

Alquist. — Lampe éternelle de Dieu, carrosse enflammé, ô saint cierge de la foi ! Prie ! Autel de sacrifice…

Docteur Gall. — Feu primitif, ô branche brûlant à l'entrée d'une caverne ! Feu dans le bivouac ! Feu de garde !

Fabry. — Tu veilles encore, ô étoile de l'humanité, tu brilles sans vaciller, ô flamme parfaite, esprit clair et inventif. Chacun de tes rayons est une grande idée.

Domin. — Le flambeau qui passe de main en main, de siècle à siècle, éternellement !

Hélène. — La lampe de famille au soir. Mes enfants, mes enfants, il est temps de dormir.

(La lampe s'éteint.)

Fabry. — C'est la fin.

Hallemeier. — Qu'est-ce qu'il y a ?

Fabry. — L'usine électrique est prise. Maintenant, à nous.

(La porte de gauche s'ouvre, Nounou paraît sur le seuil.)

Nounou. — A genoux ! L'heure de jugement est arrivée !

Hallemeier. — Tonnerre. Tu vis encore ?

Nounou. — Repentez-vous, infidèles. C'est la fin du monde. Priez. *(Elle s'éloigne.)* L'heure du jugement…

Hélène. — Adieu, mes amis, Gall, Alquist, Fabry…

Domin *(ouvrant la porte de droite).* — Par ici, Hélène. *(Refermant la porte sur elle.)* Et maintenant, vite. Qui est-ce qui défendra la porte d'en bas ?

Docteur Gall. — Moi. *(Bruit au-dehors.)* Oh ! ils commencent. Adieu, mes gars !

(Il sort vite par la porte masquée,)

Domin. — L'escalier ?

Fabry. — Moi. Allez près d'Hélène. *(Il cueille une fleur du bouquet et sort.)*

Domin. — Antichambre ?

Alquist. — Moi.

Domin. — Avez-vous un revolver ?

Alquist. — Merci, je ne tire pas.

Domin. — Que voulez-vous faire ?

Alquist. — Mourir. *(Il sort.)*

Hallemeier. — Je reste ici.

(On entend un crépitement de fusillade d'en bas.)

Hallemeier. — Oh ! là ! là ! Gall commence déjà à jouer. Allez, Harry.

Domin. — Tout de suite. *(Il examine deux brownings.)*

Hallemeier. — Au diable, allez près d'elle.

Domin. — Adieu. *(Il sort à droite pour rejoindre Hélène.)*

Hallemeier *(seul).* — Et maintenant, vite, une barricade. *(Il rejette son veston et traîne le canapé, les fauteuils et les tables vers la porte de droite.)*

(Une explosion fait trembler la maison.)

Hallemeier *(cessant de travailler).* — Ah ! sacrés bandits. Ils ont des bombes.

(Une nouvelle fusillade.)

Hallemeier *(continuant de travailler).* — Il faut se défendre. Même lorsque… même lorsque. — Tenez bon, Gall !

(Une explosion.)

Hallemeier *(se relève et écoute).* — Ben quoi ? *(Il prend une lourde commode et la pousse vers la barricade.)* Ah ! ah ! il ne faut pas se laisser faire ! Si facilement, un homme ne se rend pas. Ah ! non. *(Derrière lui, un Robot, monté sur une échelle entre par la fenêtre. Fusillade à droite.)* Encore un peu. *(Poussant la commode.)* Le dernier rempart… Il ne faut… jamais… se laisser faire.

(Le Robot saute dans la chambre et poignarde Hallemeier, derrière la commode. Deuxième, troisième, quatrième Robots sautent dans la chambre, suivis de Radius et d'autres.)

Radius. — Fini ?

Robot *(qui se penchait sur Hallemeier, se levant).* — Oui.

(De nouveaux Robots entrent par la droite.)

Radius. — Fini ?

Un Robot. — Fini !

(D'autres Robots entrent par la gauche.)

Radius. — Fini ?

Un Robot. — Oui.

Deux .Robots *(traînant Alquist).* — Il ne tirait pas. Faut-il le tuer ?

Radius. — Tuez ! *(Regardant Alquist.)* Laissez.

Un Robot. — C'est un homme.

Radius. — C'est un Robot. Il travaille de ses mains comme les Robots. Il construit des maisons. Il peut travailler.

Alquist. — Tuez-moi !

Radius. — Tu travailleras. Tu construiras. Les Robots construiront beaucoup. Ils construiront de nouvelles maisons pour de nouveaux Robots. Tu les serviras.

Alquist *(doucement).* — Laisse-moi passer, Robot. *(Il s'agenouille auprès de Hallemeier et lui soulève la tête.)* Ils l'ont tué. Il est mort.

Radius *(montant sur la barricade).* — Robots du monde ! La puissance de l'homme s'est écroulée. Ayant pris l'usine, nous sommes maîtres de tout. L'étape de l'humanité est dépassée. Le monde nouveau a commencé. Vive le gouvernement des Robots !

Alquist. — Hélène est morte !

Radius. — Le monde est aux plus forts. Celui qui veut vivre doit commander. Nous voilà maîtres du monde. Maîtres de l'univers. Place aux Robots ! Place aux Robots !

Alquist *(sur le seuil de la porte, à droite).* — Qu'avez-vous fait ? Sans les hommes, vous périrez.

Radius. — Les hommes n'existent plus ! Les hommes n'ont pas donné assez de vie aux Robots ! Nous voulons avoir toute la vie pour nous !

Alquist *(ouvrant la porte).* — Vous les avez tués! Il n'y a plus d'hommes au monde !

Radius. — Vive la vie nouvelle ! Au travail, Robots ! En avant !

Rideau.

ACTE III

Un des laboratoires de l'usine destiné aux expériences. Lorsque la porte du fond s'ouvre, on voit une longue enfilade de laboratoires.

A gauche, une fenêtre ; à droite, porte donnant accès à la salle d'autopsie. Le long du mur, à gauche, une longue table avec un très grand nombre d'éprouvettes, de cuvettes, de réchauds, de flacons contenant des substances chimiques et une petite étuve ; vis-à-vis de la fenêtre, un appareil microscopique, surmonté d'une boule de verre. La table est éclairée par une rangée d'ampoules électriques.

A droite, un bureau garni de gros livres, éclairé par une ampoule électrique. Des armoires contenant des appareils. A gauche, dans un coin, un lavabo, avec, au-dessus, une petite glace ; dans un coin, à droite, un canapé.

Au lever de rideau, Alquist *est assis au bureau, la tête dans ses deux mains.*

Alquist (*feuilletant le livre).* — Ne trouverai-je pas ? Ne comprendrai-je pas ? N'apprendrai-je donc jamais ? Science perdue ! Ah ! que n'ont-ils pas tout écrit… Gall, Gall, comment faisait-on les Robots ? Hallemeier, Fabry, Domin, pourquoi avoir tout emporté dans vos têtes ? Si, au moins, vous aviez laissé une trace du secret de Rossum. Oh ! *(Fermant violemment le livre.)* Tout est en vain. Les livres ne parlent plus. Ils sont muets comme tout le reste. Ils sont morts, morts avec les hommes. Ne cherche plus. *(Il se lève et va à la fenêtre qu'il ouvre.)* Voici encore la nuit. Ah ! pouvoir dormir. Dormir, rêver, voir des hommes… Comment, il y a encore des étoiles ? A quoi servent les étoiles puisqu'il n'y a plus d'hommes ? Elles ne se sont donc pas éteintes ?…

Rafraîchis, oh ! rafraîchis mon front, ô bonne vieille nuit. Ô toi, divine et belle comme tu l'étais jadis, ô nuit, que viens-tu faire ici ? Il n'y a plus d'amants, il n'y a plus de rêves… ô nourrice, le sommeil sans rêve est mort ; tu ne viendras plus sanctifier les prières de personne ; tu ne viendras plus bénir, ô mère, les cœurs embrasés par l'amour. Il n'y a plus d'amour. Hélène, Hélène, Hélène ! *(Il se détourne de la fenêtre. Il examine les éprouvettes qu'il vient de sortir de l'étuve.)* Rien. Toujours rien. Ah ! A quoi bon ? *(Il casse l'éprouvette.)* Tout est mal fait. Vous voyez que je n'en puis plus… *(Il s'arrête à la fenêtre et écoute.)* Des machines, toujours des machines. Robots, arrêtez-les ! Croyez-vous que vous en tirerez la vie par force ? Oh ! je n'en peux plus. *(Il referme la fenêtre.)* Non, non, il faut que tu vives, il faut que tu cherches. Si je n'étais pas si vieux ! Est-ce que je ne vieillis pas trop ? *(Il se regarde dans la glace.)* Visage, pauvre visage du dernier homme ! Montre-toi, montre-toi, il y a si longtemps que je n'ai pas vu un visage humain. Sourire d'homme. Comment, ceci doit être un sourire ? Ces dents jaunes qui claquent ? Et vous, mes yeux clignotants ? Qu'est-ce que c'est ? Fi donc, ce sont des larmes de vieillard. Vous ne savez plus même retenir votre humidité. N'en avez-vous pas honte ? Et vous, lèvres amollies, bleuies, que bavardez-vous ? Et comme tu trembles, menton souillé ! Ceci doit être le dernier homme ? *(Il se détourne.)* Je ne veux plus voir personne. *(Se rasseyant à table.)* Non, non, cherchons. Formules maudites, ravivez-vous. *(Feuilletant le livre.)* Ne trouverai-je pas ? Ne comprendrai-je pas ? N'apprendrai-je donc jamais ?

(On frappe à la porte.)

Alquist. — Entrez ! *(Entre un domestique Robot qui s'arrête près de la porte.)*

Alquist. — Qu'est-ce qu'il y a ?

Le Domestique. — Le Comité des Robots attend que tu le reçoives, monsieur.

Alquist. — Je ne veux voir personne.

Le Domestique. — Damon est arrivé du Havre, monsieur.

Alquist. — Qu'il attende. *(Se retournant brusquement.)* Ne vous ai-je pas dit de chercher des hommes ? Trouvez-moi des hommes. Trouvez-moi des hommes et des femmes. Allez chercher !

Le Domestique. — On dit qu'on a cherché partout, monsieur. On a envoyé des expéditions et des bateaux partout.

Alquist. — Eh bien ?

Le Domestique. — Il n'y a plus un seul homme.

Alquist *(se levant).* — Comment ? Pas un seul ? Faites entrer le Comité.

(Le domestique sort.)

Alquist *(seul).* — Pas un seul ? Vous n'avez donc laissé vivre personne ? *(Il frappe le sol du pied.)* Allez-vous-en, les Robots. Encore, vous venez pleurnicher ici. Encore, vous venez me supplier de vous retrouver le secret de la fabrication. Comment, maintenant, l'homme est tout de même bon à quelque chose ? Maintenant, il doit vous secourir ? Ah ! secourir ! Domin, Fabry, Hélène, vous voyez que je fais tout ce que je peux. Puisqu'il n'y a plus d'homme, qu'il y ait au moins son ombre, son oeuvre, son image. Ah ! quelle folie que la chimie !

(Entre le Comité, composé de cinq Robots.)

Alquist *(s'asseyant).* — Que demandent les Robots ?

Premier Robot. — Monsieur, les machines ne peuvent pas travailler.

Radius. — Nous ne pouvons pas multiplier les Robots.

Alquist. — Appelez les hommes.

Radius. — Il n'y a plus d'hommes.

Alquist. — Il n'y a que les hommes qui puissent multiplier la vie. Ne me dérangez plus.

Deuxième Robot. — Aie pitié, monsieur. L'horreur nous saisit. Nous sommes prêts à réparer tout ce que nous avons commis.

Troisième Robot. — Nous avons multiplié le travail. Nous ne savons plus où mettre tout ce que nous avons produit.

Alquist. — Pour qui ?

Troisième Robot. — Pour les générations futures.

Radius. — Nous produisons tout sauf des Robots. Il n'y a que des morceaux sanglants de chair qui sortent des machines. La peau n'adhère pas à la chair et la chair aux os. Ce sont de amas amorphes que vomissent les machines.

Troisième Robot. — Les hommes connaissaient le secret de la vie. Dis-nous leur secret.

Quatrième Robot. — Si tu ne le dis pas, nous périrons.

Troisième Robot. — Si tu ne le dis pas, tu périras. Nous avons l'ordre de te tuer.

Alquist *(se levant).* — Tuez. Eh bien, tuez-moi.

Troisième Robot. — On t'ordonne…

Alquist. — A moi ? Qui est-ce qui peut me donner des ordres ?

Troisième Robot. — Le gouvernement des Robots.

Alquist. — Qui est-ce ?

Cinquième Robot. — Moi, Damon.

Alquist. — Qu'est-ce que tu viens chercher ici ? Va-t'en !

(Il se rassied au bureau.)

Damon. — Le gouvernement des Robots veut traiter avec toi.

Alquist. — Laisse-moi. Ne me retiens pas. *(Il pose la tête dans ses mains.)*

Damon. — Le comité central t'ordonne de nous livrer la recette de Rossum.

(Alquist se tait.)

Damon. — Demande un prix. Nous te donnerons tout.

Deuxième Robot. — Dis, monsieur, comment maintenir la vie.

Alquist. — J'ai dit… Je vous ai dit de trouver des hommes. Il n'y a que les hommes qui puissent engendrer, renouveler la vie, restituer tout ce qui était. Cherchez-les, je vous en supplie.

Quatrième Robot. — On a cherché partout, monsieur. Il n'y a point d'hommes.

Alquist. — Oh ! oh ! oh ! pourquoi les avez-vous tués ?

Deuxième Robot. — Nous voulions être comme les hommes. Nous voulions devenir des hommes.

Radius. — Nous voulions vivre. Nous avons plus de capacité. Nous avons tout appris. Nous savons tout faire.

Troisième Robot. — Vous nous avez donné des armes. Il fallait que nous fussions les maîtres.

Quatrième Robot. — Nous avons appris à connaître les défauts des hommes.

Damon. — Pour être comme les hommes, il faut tuer et il faut gouverner. Lisez l'histoire. Lisez les livres faits par les hommes. Si vous voulez être les hommes, il faut gouverner et massacrer.

Alquist. — Ah ! Domin, rien n'est plus étranger à l'homme que son image.

Quatrième Robot. — Si tu ne nous donnes pas la possibilité de nous multiplier, nous nous éteindrons.

Alquist. — Oh ! crevez donc ! Comment, vous, des choses, des esclaves, vous voudriez encore vous multiplier. Si vous voulez vivre, faites comme les bêtes.

Troisième Robot. — Les hommes ne nous en ont pas donné la possibilité.

Quatrième Robot. — Apprends-nous à faire des Robots.

Damon. — Nous engendrerons par des machines. Nous construirons un millier de mères à vapeur. Nous en ferons sortir un fleuve de vie. Rien que de la vie. Rien que des Robots. Rien que des Robots.

Alquist. — Les Robots ne sont pas la vie. Les Robots sont des machines.

Deuxième Robot. — Nous avons été des machines, monsieur, mais la douleur et l'horreur ont fait de nous…

Alquist. — Quoi ?

Deuxième Robot. — Nous sommes devenus des âmes.

Quatrième Robot. — Il y a quelque chose qui lutte avec nous. Il y a des moments où un je ne sais quoi se réveille en nous. Des idées qui ne viennent pas de nous.

Troisième Robot. — Ecoutez, ô écoutez, les hommes sont nos pères. Cette voix qui implore la vie, cette voix qui gémit, cette voix qui pense, cette voix qui parle de l'éternité… c'est leur voix à eux. Nous sommes leurs fils.

Quatrième Robot. — Livre-nous l'héritage des hommes.

Alquist. — Il n'y en a pas.

Damon. — Dis-nous le secret de la vie.

Alquist. — Impossible.

Damon. — Dis-nous le secret de la reproduction.

Alquist. — Il est perdu.

Radius. — Tu le connaissais.

Alquist. — Non.

Radius. — Il était écrit.

Alquist. — Il est perdu. Il a été brûlé. Je suis le dernier homme, et je ne connais pas ce que les autres connaissent. C'est vous qui les avez tués.

Radius. — Nous t'avons laissé vivre,

Alquist. — Oui, vous m'avez laissé vivre, cruels. J'ai aimé les hommes. Vous, Robots, je ne vous ai jamais aimés. Voyez-vous ces yeux ? Ils ne cessent de pleurer ; l'un pleure les hommes et l'autre vous, Robots.

Radius. — Fais des expériences. Cherche la recette de la vie.

Alquist. — Je n'ai rien à chercher. Ce n'est pas des éprouvettes que peut surgir la vie.

Damon. — Fais des expériences sur des Robots vivants. Cherche, comme on les fait.

Alquist. — Des corps vivants ? Comment, moi, je dois tuer ? Moi qui n'ai jamais… Non, tais-toi, Robot. Puisque je te dis que je suis trop âgé. Vois-tu, vois-tu mes doigts, comme ils tremblent. Je ne saurais pas tenir un scalpel. Vois-tu mes yeux qui sont pleins de larmes ? Je ne verrais pas mes propres mains. Non, non, je ne peux pas.

Quatrième Robot. — La vie disparaîtra.

Alquist. — Au nom du Ciel, tais-toi, ne parle plus de cette folie. Les hommes nous tendront plutôt la main de l'autre monde, peut-être lèvent-ils vers, nous leurs mains pleines de vie. Oh ! il y avait tant de volonté en eux ! Vois-tu, peut-être reviendront-ils encore ; ils sont si près de nous, ils nous assiègent ; ils veulent

percer le sol pour arriver à nous, comme les mineurs dans un puits. Ah ! est-ce que je n'entends pas toujours les voix que j'ai aimées ?

Damon. — Prends des corps vivants.

Alquist. — Aie pitié, Robot, n'insiste pas. Vois-tu, je ne sais plus ce que je fais.

Damon. — Des corps vivants.

Alquist. — Comment ? Tu le veux ? Tu le veux ? Eh bien vite, à la salle d'autopsie. Par ici, par ici, mais vite. Comment ? Tu recules ? Tu as donc peur de mourir ?

Damon. — Moi… pourquoi moi précisément ?

Alquist. — Eh bien, tu ne veux pas ?

Damon. — J'y vais. *(Il s'en va droit.)*

Alquist *(aux autres).* — Dévêtez-le. Posez-le sur la table. Vite. Et tenez-le bien fort.

(Tous sortent à droite, sauf Alquist.)

Alquist *(se lave les mains, il pleure).* — Mon Dieu, donnez-moi la force. Donnez-moi la force. Mon Dieu, faites que ce ne soit pas en vain. *(Il met une blouse blanche.)*

Une Voix *(à la cantonade).* — C'est fait.

Alquist. — Tout de suite, tout de suite. *(Il prend sur la table quelques flacons.)* Lequel faut-il choisir ? *(Cognant les flacons les uns contre les autres.)* Lequel de vous essayer ?

Une Voix a droite. — Commencez.

Alquist. — Oui, oui, commencer ou terminer. Mon Dieu, donnez-moi la force. *(Il sort à droite, laissant la porte entrouverte.)*

(Un silence.)

La Voix d'Alquist. — Tenez-le bien.

La Voix de Damon. — Coupe donc.

(Un silence.)

La Voix d'Alquist. — Vois-tu ce couteau ? Veux-tu encore que je coupe ? Tu ne veux plus, hein ?

La Voix de Damon. — Commence.

(Un silence.)

La Voix de Damon. — Aaaah !

La Voix d'Alquist. — Tenez-le ! Tenez-le !

La Voix de Damon. — Aaaah !

La Voix d'Alquist. — Je n'en puis plus.

La Voix de Damon. — Coupe vite. Coupe vite.

(Primus et Hélène, Robots, entrent en courant par le milieu.)

Hélène. — Qu'est-ce qui se passe, Primus ? Qui est-ce qui crie comme ça ?

Primus *(jetant un regard dans la salle d'autopsie).* — C'est monsieur qui dissèque Damon. Vite, viens voir, Hélène.

Hélène. — Non, non, non. *(Elle se cache les yeux.)* C'est horrible.

La Voix de Damon. — Coupe !

Hélène. — Sortons, sortons, Primus. Je ne peux supporter ce cri. Oh ! Primus, je me trouve mal.

Primus *(courant vers elle).* — Tu es toute blanche.

Hélène. — Je vais tomber. Que veut dire ce silence ?

Le Cri de Damon. — Aaah ! Oh !

(Alquist bondit de droite, rejetant sa blouse ensanglantée.)

Alquist. — Je ne peux pas. Je ne peux pas. Mon Dieu, quelle horreur.

Radius *(sur le seuil de la salle).* — Coupe donc, monsieur, il vit encore.

Le Cri de Damon. — Couper ! Couper !

Alquist. — Emportez-le vite. Je ne veux plus l'entendre.

Radius. — Les Robots sont plus endurants que toi.

(Il sort.)

Alquist. — Qui est là ? Sortez. Sortez. Je veux être seul. Comment t'appelles-tu ?

Primus. — Primus le Robot.

Alquist. — Ne laisse entrer personne, Primus. Je veux dormir, entends-tu ? Va, va ranger la salle d'autopsie, ma fille. Qu'est-ce donc ? *(Il regarde ses mains.)* De l'eau, vite. De l'eau fraîche, de l'eau pure.

(Hélène sort en courant.)

Alquist. — Du sang. Ah ! comment avez-vous pu, mes mains… vous qui aimiez le bon travail, comment avez-vous pu faire cela ? Mes mains. Mes pauvres mains. Ô mon Dieu, qui est là ?

Primus. — Moi, Primus le Robot.

Alquist. — Emporte cette blouse, je ne peux pas la voir.

(Primus emporté le manteau.)

Alquist. — Griffes ensanglantées, que ne vous êtes-vous pas détachées de moi. Que je vous ai en horreur. Vous avez tué.

(Damon entre en titubant, de droite, enveloppé d'un drap ensanglanté.)

Alquist *(reculant).* — Que veux-tu là ? Que veux-tu là ?

Damon. — Je vis. Il-il-vaut-mieux-vivre.

(Deuxième et troisième Robots entrent, le suivant.)

Alquist. — Emportez-le. Emportez-le. Vite, vite.

Damon *(emmené à droite).* — La vie. Je veux vivre… Il vaut mieux…

(Hélène apportant une cruche avec de l'eau.)

Alquist. — …vivre? Que veux-tu, ma fille? Ah! c'est toi ? Verse-moi de l'eau, verse-m'en. *(Il se lave les mains.)* Ah ! Ah ! que tu es bonne, eau claire, rafraîchissante ! Que tu fais du bien, petit ruisseau froid. Ah ! mes mains, mes mains. Je vous aurai en horreur jusqu'à mon dernier jour. Verse encore. De l'eau encore. Encore. Comment t'appelles-tu ?

Hélène. — Hélène la Robote.

Alquist. — Hélène ? Pourquoi Hélène ? Qui est-ce qui t'a donné ce nom-là ?

Hélène. — Mme Domin.

Alquist. — Montre-toi, Hélène. Tu t'appelles Hélène ? Non, je ne t'appellerai pas de ce nom-là. Emporte l'eau, va.

(Hélène emporte la cruche.)

Alquist *(seul).* — En vain. En vain. Encore, tu n'as rien trouvé. Est-ce que tu marcheras toujours dans les ténèbres ? Mon Dieu, mon Dieu, comme ce corps tremblait. *(Il ouvre la fenêtre.)* Le jour commence à poindre. Encore une journée nouvelle et tu n'es pas avancé d'un pouce. Assez, assez. Ne cherche plus. Tout est fini, fini. Ah ! Ah ! Cette aube ! Cette journée nouvelle ! Que vient-elle chercher dans le cimetière de la vie ? Ô lumière arrête-toi ! Soleil, ne te lève plus… Quel silence, ah ! quel silence. Pourquoi vous êtes-vous tues, ô voix aimées ? Si au moins, je pouvais dormir ! *(Il éteint les lumières, se couche sur le canapé et se couvre d'un manteau noir.)* Ce corps ! Comme il tremblait. Oh ! oh ! la fin de la vie !

(Un silence, Hélène la Robote entre par la droite.)

Hélène. — Primus, viens ici, vite.

Primus *(entrant).* — Que veux-tu ?

Hélène. — Regarde, ce qu'il en a ici, de petits tuyaux en verre. Qu'en fait-il ?

Primus. — Des expériences. N'y touche pas.

Hélène *(regardant le microscope).* — Regarde donc. Ce qu'on y voit !

Primus. — C'est le microscope. Fais voir.

Hélène. — Ne me touche pas. (*Elle renverse une éprouvette.)* Oh ! là, là, quel malheur !

Primus. — Qu'est-ce que tu as fait ?

Hélène. — Cela ne fait rien, je vais l'essuyer.

Primus. — Mais tu lui as gâté ses expériences.

Hélène. — Tant pis. Mais c'est de ta faute. Il ne fallait pas venir ici.

Primus. — Il ne fallait pas m'appeler.

Hélène. — Personne ne t'obligeait à m'obéir. Primus, regarde ce que monsieur a écrit ici.

Primus. — Il ne faut pas le regarder, Hélène. C'est un secret.

Hélène. — Quel secret ?

Primus. — Le secret de la vie.

Hélène. — Oh ! Que c'est intéressant. Mais il n'y a que des chiffres. Qu'est-ce que c'est ?

Primus. — Ce sont des formules.

Hélène. — Je n'y comprends rien. (*Elle va à la fenêtre.)* Ah ! Primus, regarde.

Primus. — Quoi ?

Hélène. — Le soleil se lève.

Primus. — Attends, tout de suite… *(Il regarde le livre.)* Ceci est la plus grande chose au monde, Hélène.

Hélène. — Eh bien, viens ici.

Primus. — J'y vais, j'y vais.

Hélène. — Mais laisse donc ton secret de la vie, c'est bête. Est-ce que cela te regarde, un secret ? Viens voir, viens vite.

Primus *(la suivant à la fenêtre).* — Qu'est-ce que tu veux ?

Hélène. — Entends-tu ? Les oiseaux chantent. Ah ! je voudrais être un oiseau, Primus.

Primus. — Qu'est-ce que tu voudrais être ?

Hélène. — Je ne sais pas, Primus. Je ne sais pas ce que j'ai ; je suis comme abrutie, j'ai perdu la tête, j'ai mal partout, le cœur me fait mal. Et si tu savais ce qui m'est arrivé, ah ! je ne te le dirais pas. Mais je crois qu'il faut que je meure, Primus.

Primus. — Dis donc, Hélène, n'as-tu pas quelquefois la sensation qu'il vaudrait mieux mourir ? Tu sais, peut-être ne faisons-nous que dormir. Hier, en dormant, j'ai encore causé avec toi.

Hélène. — En dormant ?

Primus. — En dormant, oui. Nous parlions une langue étrangère ou nouvelle, car je ne me rappelle plus un mot.

Hélène. — De quoi avons-nous parlé ?

Primus. — Personne ne le sait. Moi-même, je n'y comprendrais rien et cependant je sais que je n'ai jamais dit de choses plus belles. Comment c'était et où c'était je n'en sais rien. Et lorsque je t'ai touchée, j'avais la sensation de mourir. L'endroit lui-même était différent de tout ce que j'avais vu dans le monde.

Hélène. — Ecoute, Primus, j'ai trouvé un endroit… tu vas faire de grands yeux. Jadis, c'était habité par des hommes, mais maintenant, la verdure y a poussé et jamais personne n'y vient, sauf moi.

Primus. — Qu'est-ce qu'il y a ?

Hélène. — Rien… une maisonnette avec un jardin. Et puis deux chiens. Si tu voyais comme ils me lèchent les mains, et puis leurs petits… ah ! Primus, je crois qu'il n'y a rien de plus beau. On les prend sur ses genoux, on les caresse et puis on ne pense plus à rien de rien, jusqu'au coucher du soleil ; et lorsque, ensuite, on se lève, on a l'impression d'avoir fait cent fois plus que beaucoup de travail. Non, certes, je ne suis bonne à rien : tout le monde dit que je ne suis bonne pour aucun travail. Je ne sais pas ce que c'est de moi.

Primus. — Tu es belle.

Hélène. — Moi ? Mais voyons… qu'est-ce que tu viens de dire, Primus ?

Primus. — Crois-moi, Hélène, j'ai plus de force que tous les autres Robots.

Hélène *(devant le miroir).* — Tu dis que je suis belle ? Ah ! ces terribles cheveux, si au moins je pouvais y mettre quelque chose. Tu sais, là-bas, au jardin, je mets toujours des fleurs dans mes cheveux, mais il n'y a ni glace, ni personne. *(Elle se penche vers la glace.)* Belle ? Toi ? Pourquoi belle ? Cette chevelure qui ne fait que te peser… est-elle belle ? Ces yeux que tu fermes, sont-ils beaux ? Ces lèvres que tu mordilles pour te faire du mal… sont-elles belles ? Qu'est-ce que c'est que d'être belle et à quoi cela sert-il ? *(Elle aperçoit Primus dans la glace.)* Ah ! c'est toi, Primus ? Viens ici, que nous y soyons l'un à côté de l'autre. Tiens, tu as une tête différente de la mienne, et les épaules, et la bouche… tout est différent. Ah ! Primus, pourquoi m'évites-tu ? Pourquoi faut-il que je te suive toute la journée ? Et puis, tu oses me dire que je suis belle ?

Primus. — C'est toi qui me fuis, Hélène.

Hélène. — Comment es-tu coiffé ? Tiens. *(Elle enfonce ses deux mains dans ses cheveux.)* Ah ! Primus, rien n'est si agréable à toucher comme toi. Attends, il faut que tu sois beau.

(Elle prend un peigne au lavabo et peigne Primus,

lui mettant les cheveux sur le front.)

Primus. — Dis, Hélène, n'as-tu pas quelquefois des battements de cœur subits ?… Maintenant, maintenant il faut qu'il arrive quelque chose…

Hélène *(éclatant de rire).* — Regarde-toi.

Alquist *(se levant).* — Comment… le rire ? Des hommes ? Qui est-ce qui est ressuscité ?

Hélène *(lâchant le peigne).* — Qu'est-ce que nous deviendrons, Primus ?

Alquist *(allant vers eux, titubant).* — Des hommes ? Vous… vous… vous êtes des hommes ?

(Hélène pousse un cri et se détourne de lui.)

Alquist. — Vous êtes fiancés ? Vous êtes des hommes ? D'où revenez-vous ? *(Il touche Primus.)* Qui êtes-vous ?

Primus. — Primus le Robot.

Alquist. — Comment ? Montre-toi, fillette. Qui es-tu ?

Hélène. — Hélène la Robote.

Alquist. — Une Robote ? Retourne-toi. Comment, tu as honte ? *(La prenant par l'épaule.)* Montre-toi, Robote.

Primus. — Dites donc, laissez-la.

Alquist. — Comment, tu la défends ? Laisse-nous, fillette.

(Hélène sort en courant.)

Primus. — Nous ne savions pas, monsieur, que tu dormais là.

Alquist. — Quand est-ce qu'elle a été faite ?

Primus. — Il y a deux ans.

Alquist. — Par le docteur Gall ?

Primus. — Comme moi.

Alquist. — Eh bien, mon cher Primus, il faut… il faut… que je fasse des expériences sur des Robots de Gall. Tout dépend de cela, tu comprends.

Primus. — Oui.

Alquist. — Bon, tu vas emmener la jeune fille dans la salle d'autopsie. Je vais la disséquer.

Primus. — Disséquer Hélène ?

Alquist. — Mais oui, puisque je te le dis. Va, mon ami, prépare tout. Eh bien, quoi ? Tu ne veux pas ? Dois-je en appeler d'autres pour qu'on me l'amène ?

Primus *(s'emparant d'un lourd pilon).* — Si tu bouges, je te casse la tête !

Alquist. — Casse-la donc ! Casse-la donc ! Et les Robots, qu'est-ce qu'ils feront ensuite ?

Primus *(se jetant à genoux).* — Monsieur, prends-moi ! Je suis fait comme elle, le même jour qu'elle, de la même manière ! Prends ma vie, monsieur ! *(Il ouvre sa blouse.)* Coupe là, coupe là !

Alquist. — Je veux disséquer Hélène ! Dépêche-toi !

Primus. — Prends-moi à sa place ; tranche cette poitrine, je ne pousserai pas un cri, pas un soupir. Prends cent fois ma vie.

Alquist. — Pas si vite, mon garçon. Ne sois pas si prodigue. Est-ce que tu ne tiens pas à vivre ?

Primus. — Sans elle, non. Sans elle, je ne veux pas vivre, monsieur. Il ne faut pas tuer Hélène ! Qu'est-ce que cela te fait de prendre ma vie au lieu de la sienne ?

Alquist *(touchant sa tête avec tendresse).* — Hum, je ne sais pas. Dis donc, mon garçon, réfléchis encore. C'est sûr, la mort. Et tu vois, mieux vaut vivre.

Primus *(se levant).* — N'aie pas peur, monsieur, et coupe. Je suis plus fort qu'elle.

Alquist *(sonne).* — Oh ! Primus, qu'il y a longtemps que j'ai été jeune homme ! N'aie pas peur, je ne ferai pas de mal à Hélène.

Primus (*déboutonnant sa blouse).* — J'y vais, monsieur.

Alquist. — Attends.

(Hélène entre.)

Alquist. — Viens ici, fillette, montre-toi ! Alors, c'est toi Hélène ? *(Il lui caresse les cheveux.)* N'aie pas peur, ne recule pas. Est-ce que tu

te rappelles Mme Domin ? Ah ! Hélène, quelle chevelure que la tienne ! Tu ne veux pas me regarder, non ? Eh bien, ma fille, est-ce que la salle d'autopsie est faite ?

Hélène. — Oui, monsieur.

Alquist. — Bien, tu m'aideras, n'est-ce pas ? Je vais disséquer Primus.

Hélène *(un cri).* — Primus !

Alquist. — Mais oui, il le faut, tu sais. J'ai voulu, c'est-à-dire… oui, c'est toi que j'ai voulu disséquer, mais Primus s'est offert pour toi.

Hélène *(cachant son visage entre les mains).* — Primus ?

Alquist. — Mais oui, qu'est-ce que cela fait ? Ah ! mon enfant, tu sais pleurer ? Dis-moi, Primus ou un autre, qu'est-ce que cela peut bien te faire ?

Primus. — Ne la tourmente pas, monsieur !

Alquist. — Silence, Primus, silence ! A quoi bon ces larmes ? Mon Dieu, Primus sera mort…, eh bien ? Tu l'oublieras dans huit jours. Sois contente de vivre toi-même, va.

Hélène *(tout bas).* — J'irai.

Alquist. — Où ça ?

Hélène. — Me faire disséquer.

Alquist. — Toi ? Mais non, Hélène. Tu es belle. Ce serait dommage.

Hélène. — J'irai. *(Primus veut l'empêcher.)* Laisse-moi, Primus ! Laisse-moi aller !

Primus. — Tu n'iras pas, Hélène. Va-t'en, je t'en prie, il ne faut pas que tu restes ici !

Hélène. — Je vais me jeter par la fenêtre, Primus. Si tu y vas, je me jetterai par la fenêtre.

Primus *(la retenant).* — Non, je ne te lâcherai pas ! *(S'adressant à Alquist.)* Vieillard, tu ne tueras personne !

Alquist. — Pourquoi ?

Primus. — Parce que… nous ne faisons plus qu'un.

Alquist. — Tu l'as dit. *(Ouvrant la porte du milieu.)* Silence. Allez !

Primus. — Où ?

Alquist *(bas).* — Où vous voudrez. Conduis-le, Hélène ! *(Il les pousse dehors.)* Va, Adam ; va, Eve, tu seras sa femme. Sois son mari, Primus.

(Il referme la porte sur eux.)

Alquist *(seul).* — Jour béni ! *(Il s'approche, sur la pointe des pieds, de la table et il vide le contenu des éprouvettes sur la terre.)* Ô fête du sixième jour ! *(Il s'assied à son bureau, 'jette les livres par terre, puis il ouvre la Bible, la feuillette et lit :)* « Et Dieu créa l'homme à son image, il le créa à l'image de Dieu, il créa l'homme et la femme. Dieu les bénit, et Dieu leur dit : Soyez féconds, multipliez, remplissez la terre et l'assujettissez : et dominez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel et sur tout animal qui se meut sur la terre. *(Il se lève.)* Dieu vit tout ce qu'il avait fait ; et voici, cela était très bon. Ainsi, il y eut un soir, et il y eut un matin : ce fut le sixième jour. » *(Il s'avance vers le milieu de la chambre.)* Le sixième jour ! Le jour de la grâce ! *(Il tombe à genoux.)* Rossum, Fabry, Gall, ô grands inventeurs, qu'avez-vous trouvé de grand en comparaison de cette jeune fille, de ce garçon, de ce premier couple qui vient d'inventer l'amour, les pleurs et les sourires, le sourire d'amour humain ! O nature, nature, la vie ne disparaîtra pas ! Seigneur, la vie ne disparaîtra pas ! Mes amis, Hélène, la vie ne disparaîtra pas ! Elle recommencera par l'amour, elle naîtra de nouveau, toute nue et toute petite ! Elle poussera au milieu d'un désert. Tout ce que nous avons fait, tout ce que nous avons édifié ne lui servira à rien ; nos villes et nos usines, notre art, nos idées…, tout cela ne lui servira à rien, et malgré tout, elle ne disparaîtra pas ! Il n'y a que nous qui avons péri. Nos maisons et nos machines, nos systèmes s'écrouleront et les noms des grands tomberont comme des feuilles mortes : toi seul, amour, tu pousseras et fleuriras sur des ruines et tu confieras aux vents la petite semence de la vie.

Et maintenant, Seigneur, tu laisses ton serviteur s'en aller en paix : car mes yeux ont vu ton salut, salut que tu as préparé par l'amour… et la vie ne périra pas ! *(Se levant.)* Elle ne périra pas ! *(Levant les bras.)* Elle ne périra pas !

Rideau.

Sommaire



Karel Čapek

« Après tout, que l'on me traite d'optimiste ou de pessimiste, ma vie personnelle n'en sera ni plus ni moins heureuse, bien que la profession de pessimiste implique une certaine responsabilité publique, quelque chose comme un blâme silencieux pour mauvaise conduite envers le monde et envers les gens. Alors, publiquement, je déclare que, sur ce point-là, je ne me sens pas coupable ; que je ne me suis laissé allé à aucun pessimisme, et que si cela a pu m'arriver, c'est tout à fait malgré moi. Mon intention était au contraire de livrer au public, dans cette comédie, une note d'optimisme et de réconfort. […]

C'est une affaire entendue, crier bien haut que dans quelques années, il n'y aura plus de maladies, plus de misère, plus de corvées dégradantes pour l'homme, voilà de l'optimisme, assurément ; mais croire que cette vie que nous vivons, avec son cortège de maladies, de misères, de corvées, n'est peut-être pas tout à fait mauvaise, et qu'il y a quelque chose en elle qui en fait le prix inestimable, qu'est-ce que cela ? Du pessimisme, vraiment ? Je crois que non.

Peut-être y a-t-il deux sortes d'optimisme : l'un qui tourne résolument le dos à toutes nos misères pour ne voir – pour ne rêver peut-être – qu'un avenir meilleur ; et l'autre qui, dans cette misère même, va chercher la promesse, l'illusion peut-être, d'un espoir. Le premier vise directement le paradis – il n'y a pas de plus beau chemin pour l'âme. Le second cherche ici et maintenant, au moins quelques parcelles d'un bien à la mesure de cette vie ; cette tentative n'est peut être pas dépourvue de sens.

Si ce n'est pas de l'optimisme, je vous laisse le soin de trouver un autre mot. »

Extrait de l'avant-propos de Karel Čapek
à la pièce *Le dossier Makropoulos*, 1922.
éd. de l'Aube, 1997.

Karel Čapek

Rossum's Universal Robots

1920

